Desbois
149
v 3
3MRS

PQ
.2366
.M77
C66
1860
v.3

UN

# GENTILHOMME

## DE GRAND CHEMIN

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

3

CABINET DE LECTURE
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1854

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ungentilhommedeg03mont

# DEUXIÈME PARTIE.

*Suite*

---

## LES AMOURS DU CHEVALIER.

## IV

### La clef de la salle basse.

Après avoir frappé le major, Denis Poulailler resta pendant quelques secondes étonné et comme épouvanté de ce qu'il venait de faire.

Une terreur superstitieuse s'emparait de lui.

Il lui semblait que des flambeaux ven-

geurs allaient s'allumer dans les ténèbres pour dévoiler son nouveau crime. — Il lui sembla que des voix mystérieuses allaient troubler le silence de cette nuit sombre pour lui crier :

— Assassin ! assassin !

Un frisson pareil à ce *souffle* dont parle l'Écriture, passa sur la face pâle du meurtrier. — Ses cheveux se hérissèrent sous son bonnet de laine, et il promena autour de lui un regard effaré.

Mais aucun bruit ne troubla le silence. — Les ténèbres restèrent insondables, et le fleuve, noir comme de l'encre, continua à courir entre ses berges escarpées, avec un clapottement monotone, entraînant dans sa course le cadavre sanglant du major.

L'esprit de notre héros n'était point de

ceux sur lesquels une vague terreur peut avoir longtemps prise.

Denis passa la main sur son front, secoua machinalement les épaules et reprit d'un pas rapide et résolu le chemin de l'auberge du *Faucon blanc*.

En moins de deux minutes, il arrivait auprès de l'écurie où se trouvaient les hommes de la bande.

La porte de cette écurie était entr'ouverte.

Denis appela successivement d'une voix très basse Roncevaux et Hermann.

Les deux bandits sortirent aussitôt.

Denis les emmena à cent pas de l'hôtellerie et leur dit :

— Le moment est arrivé.

— Nous sommes prêts, — répliqua Roncevaux.

— Le major m'a chargé de vous demander quel est votre avis relativement au plan d'attaque, — poursuivit le lieutenant. — Pensez-vous que nous devions laisser le juif dormir tranquillement pour ne nous occuper que de la barque, ou devons-nous, au contraire, nous assurer de Van Goët avant tout?

— Mon avis est de prendre ce dernier parti, — dit Roncevaux.

— Et le vôtre, Hermann?

— Je pense de même, — mon lieutenant.

— Et sur quoi fondez-vous votre opinion?

— Sur ce fait bien simple que, si nous ne parvenons pas tout d'abord à nous emparer de la barque, sans donner l'alarme, si, en un mot, un seul coup de feu est tiré de part ou d'autre, nous aurons sur les bras le juif, ses laquais, ses rameurs, sans compter maître Otto-Gutter et sa valetaille, qui nous ferons passer à eux tous un fort vilain quart d'heure. — Tandis que si, tout d'abord, nous y avons mis bon ordre, nous n'aurons plus affaire qu'aux rameurs et aux laquais de la barque, dont, je crois, nous viendrons facilement à bout...

— Parfaitement raisonné, Roncevaux.

— Vous trouvez, lieutenant?

— Sans doute. — Votre opinion est de tout point conforme à la mienne.

— Est-ce aussi celle du major?

— Oui.

— Alors, il est probable que nous avons raison, puisque nous sommes tous d'accord.

— Cela est probable, en effet. — Rejoignons notre monde.

— Lieutenant, où donc est le major?

— Je l'ai laissé il n'y a qu'un instant sur le bord du Rhin, en vue de la barque, — il va venir nous retrouver, — répliqua Denis du ton le plus naturel et le plus indifférent.

Les trois hommes se mirent en marche, et, chemin faisant, Denis demanda :

— Savez-vous comment le juif et sa suite

se sont distribués les logements à l'intérieur de l'hôtellerie?

— Oui, — répondit Roncevaux; — je le sais. — J'ai passé toute la soirée à faire bavarder un valet.

— A merveille!...

— Van Goët couche au premier étage dans une grande chambre qui fait face à l'escalier. — Ses deux commis occupent une pièce contiguë à celle-là. — Les rameurs et les laquais qui ne se trouvent point dans la barque se sont installés au rez-de-chaussée, à droite. — Otto-Gutter a conservé sa chambre habituelle, qui touche aux cuisines. — Les marmitons et les servantes logent sous les toits.

Denis hocha la tête d'un air soucieux.

— Que le diable, mon protecteur, m'em-

porte ! — murmura-t-il entre ses dents, — si nous retirons de cette expédition autre chose que des coups d'épée dans les reins, et des balles de mousquet dans la tête !...

— Vous voyez les choses en noir, lieutenant, — dit Roncevaux qui avait entendu cet à-parte.

— Ma foi, — répliqua Denis, — il est vraisemblable, vous en conviendrez, que ce juif cousu d'or a fermé sa porte en dedans, et j'avoue que je ne vois pas trop comment nous ferons pour l'enfoncer, cette porte, sans avoir sur le dos une vingtaine de gaillards plus ou moins déterminés qui nous attaqueront par derrière...

Roncevaux se mit à rire, — d'un rire silencieux, assez semblable à celui de Bas-de-Cuir dans les romans de Cooper.

Ce rire n'échappa point à Denis.

— Voyons, — dit-il, — s'il y a dans tout ceci quelque chose que je ne sache pas, et qui rende la position meilleure que je ne le croyais, parlez vite, Roncevaux...

— Il y a, mon lieutenant, que la porte du juif ne sera point fermée...

— Vous croyez?...

— J'en suis sûr.

— Et comment cela?

— J'y ai pourvu, lieutenant.

— De quelle façon?

—Comme je me doutais bien que Van Goët occuperait la pièce qu'Otto-Gutter appelle la chambre d'honneur, j'ai trouvé moyen de m'introduire dans cette pièce pendant la

journée ; — j'ai enlevé les vis, les écrous et les boulons de la serrure et des verroux, et j'ai remplacé le tout par de la cire colorée avec de la rouille. — Verroux et serrure tiennent donc juste assez pour qu'on ne s'aperçoive de rien, mais ils tomberont en dedans au moindre coup d'épaule donné sur la porte depuis le dehors.

— Vous êtes un garçon d'esprit et de ressource, Roncevaux, — dit notre héros, enchanté de ce qu'il venait d'apprendre. — Je vous donne ma parole d'honneur que, le lendemain du jour où je serai capitaine, vous serez lieutenant !...

— *Amen !* — répliqua le bandit. — Sans vouloir de mal au major, je souhaite que ce jour arrive bientôt.

— Il est arrivé... — murmura Denis,

mais assez bas pour qu'il fut impossible de l'entendre.

Cependant les trois bandits étaient revenus auprès de l'écurie, dans laquelle ils entrèrent en ayant soin de refermer la porte sur eux.

Denis Poulailler donna l'ordre d'allumer une lanterne sourde que les bandits avaient apportée de Falkenhorst.

A la lueur de cette lanterne, les chevaux furent bridés et on leur enveloppa soigneusement les sabots avec des chiffons de laine, afin qu'ils pussent marcher sans faire aucun bruit.

Ces précautions prises, on ferma l'âme de la lanterne, on ouvrit la porte, on fit sortir les chevaux de l'écurie, et on les conduisit à trois ou quatre cents pas de

l'hôtellerie, dans un champ où on les attacha derrière une haie de clôture.

Denis avait jugé indispensable de prendre cette mesure, pour le cas où une prompte fuite deviendrait nécessaire.

Ceci fait, et après avoir passé la revue des armes et s'être assuré que les poignards ne tenaient point aux fourreaux, et que les pistolets étaient convenablement amorcés, le lieutenant ramena ses hommes auprès de l'hôtellerie.

— Mais où diable est donc notre capitaine? — demandait de temps en temps l'un des bandits en voyant que le major ne paraissait point pendant tous ces préparatifs.

Et Denis ne manquait pas de répondre :

— Soyez tranquilles, — il fait le guet sur le bord du fleuve. — Il va venir...

Nous avons dit plus haut que l'hôtellerie du *Faucon blanc* avait deux portes principales. — L'une sur la rue, — l'autre sur cette petite terrasse qui dominait le Rhin et en face de laquelle la barque était amarrée.

Il y avait, en outre, plusieurs fenêtres, pourvues de solides contrevents qu'on avait la précaution de fermer chaque soir.

Les bandits, avec de fortes vis et de longs clous huilés dont ils étaient munis, assujétirent les contrevents d'une façon assez solide pour qu'il fut impossible de les ouvrir depuis l'intérieur afin de s'élancer par la fenêtre.

Ils condamnèrent de la même façon l'issue qui donnait vers le fleuve.

Tout ceci eut lieu sans occasionner le moindre bruit, et, par conséquent, sans donner l'éveil à qui que ce fut.

Restait à trouver un moyen de s'introduire dans la maison.

La porte d'entrée était solidement fermée et verrouillée, et, à en juger par l'énormité de sa serrure, ce serait une entreprise folle que de chercher à l'ouvrir avec effraction, sans un appareil compliqué et surtout bruyant de pinces, de tenailles et de leviers.

Un véritable découragement commençait à s'emparer de la troupe.

Soudain Denis une idée.

— La salle basse dans laquelle Otto Gutter a fait placer nos ballots de marchandises doit communiquer dans l'intérieur de l'hôtellerie... — fit-il.

— Oui, — dit Roncevaux. — Justement il me semble qu'en transportant les ballots j'ai vu dans le fond de cette salle un escalier de quelques marches qui communiquait à une petite porte...

— Très-bien, — répliqua Denis, — où est la clef?

— La clef? — répondit Hermann.

— Oui.

— Elle est dans la poche du major.

— Eh bien! — fit Roncevaux, — il n'y a qu'à aller la lui demander...

Malgré lui, Denis frissonna.

La pensée que l'homme de qui on parlait n'était plus en ce moment qu'un cadavre que charriaient les eaux noires du fleuve, évoquait soudainement un fantôme en sa présence.

Mais il se remit aussitôt.

— Roncevaux, — dit-il, — allez chercher le major, — demandez-lui cette clef, et prévenez-le que nous voici prêts à agir...

Roncevaux s'éloigna.

Pendant son absence, le silence le plus profond régna entre les bandits.

Roncevaux revint au bout de quelques minutes.

— Eh bien ! — lui demanda Denis, — cette clef?

## V

### L'attaque.

— Impossible de trouver le major, — répondit Ronceveaux à la question de Denis.

— Comment, impossible ?...

— Oui, lieutenant, — j'ai fait deux ou trois cents pas sur les bords du Rhin, — j'ai regardé derrière tous les arbres et der-

rière tous les buissons, je n'ai vu personne, — Vous comprenez que je n'ai point osé appeler...

— Voilà qui est singulier !... — répliqua Denis ; — enfin, puisque le major est introuvable, nous nous passerons de lui...

— Mais, la clef...

— Nous allons tâcher d'y suppléer...

Les bandits s'approchèrent de la petite porte qui ouvrait dans la salle basse.

Un faible rayon lumineux de la lanterne fut dirigé sur la serrure de cette porte, puis, à l'aide d'un instrument en fer recourbé dont on avait eu soin de se munir, on la crocheta sans trop de peine.

Elle céda presque aussitôt, et Denis et ses cinq compagnons se trouvèrent dans

la pièce étroite et voûtée où les ballots avaient été enfermés.

Au fond de cette pièce il y avait en effet un escalier de quelques marches conduisant à une porte intérieure qui n'était fermée que par un verrou placé du côté des bandits.

Cette issue donnait accès dans le corridor situé entre les cuisines et les autres chambres du rez-de-chaussée.

Denis fit un geste de triomphe en se voyant ainsi dans la place.

— Ronceveaux, — dit-il à voix basse, — ouvrez la porte de la rue, afin qu'il nous soit facile de faire une prompte retraite en cas de besoin...

Roncevaux obéit.

Denis fit ensuite tourner les clefs qui se trouvaient sur toutes les serrures du corridor, — de façon à enfermer Otto Gutter d'un côté, et, de l'autre, les quatres rameurs et les deux laquais.

Ces précautions prises, il laissa Hermann dans le corridor, prêt à donner l'alerte en cas de surprise, et, à la tête de ses quatre autres compagnons, il s'engagea dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

— Voilà la chambre du juif, — dit Ronceveaux en s'arrêtant.

— Bien, — répliqua Denis, — donnez-moi la lanterne.

— La voici.

Le lieutenant démasqua complètement la lumière, puis il reprit.

— Maintenant, suivez-moi, — faites main-basse sur le juif et ses commis, s'ils résistent ; — mais ne vous servez de vos pistolets qu'à la dernière extrémité... — par-dessus toutes choses, évitons de donner l'alarme.

Les bandits exprimèrent par un signe qu'ils comprenaient toute l'importance de cette recommandation.

— Encore une question, — murmura Denis, — Roncevaux, de quel côté est le lit?

— A gauche, lieutenant, — et la porte qui donne dans la chambre des commis est au fond, à droite.

— Que deux d'entre vous, Fritz et Lustmann, se précipitent dans cette dernière pièce, aussitôt que je serai aux prises avec Van Goët, — qu'ils s'emparent des deux hommes et qu'ils les bâillonnent.

— Oui, lieutenant.

Les dernières paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées d'une voix sourde et étouffée, à deux pas de la chambre de Van Goët.

Denis appuya son épaule contre la porte et donna un coup violent.

Nous savons déjà que, dans la journée, Ronceveaux avait remplacé avec de la cire les vis et les écrous des verroux et de la serrure.

Les uns et les autres n'opposèrent donc

aucune résistance sérieuse, et les bandits firent irruption dans la chambre.

Van Goët dormait, mais d'un sommeil léger, comme l'est celui de la plupart des gens qui conservent habituellement chez eux des valeurs immenses.

Au premier bruit il se réveilla, il se leva sur son séant, et il regarda avec des yeux effarés du côté d'où venait ce bruit.

Qu'on juge de sa surprise et de sa terreur lorsqu'il vit cinq hommes, ou plutôt cinq démons armés jusqu'aux dents, et qui, le poignard levé, se précipitaient vers lui.

Du premier coup d'œil, Denis avait aperçu sur la table de nuit, auprès du lit, la petite cassette qui semblait si lourde, et le portefeuille de cuir noir.

A côté se trouvaient un grand stylet asiatique, du plus beau travail, et une paire de pistolets magnifiquement montés en or.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Van Goët saisit ces pistolets, les dirigea vers Denis qui marchait en tête, et fit feu des deux coups en criant :

— A moi !... à moi !... au secours !...

Dans sa précipitation à faire feu, le juif n'avait visé qu'à peine.

Cependant l'une de ses balles ne passa qu'à quelques lignes du front du lieutenant et l'autre lui effleura l'épaule, lui faisant une blessure sans gravité.

Mais Denis, qui s'était senti touché,

éprouvait une douleur assez vive, et surtout une violente colère.

Il se précipita sur Van Goët, et, avant que ce dernier ait eu le temps de lâcher ses pistolets déchargés et de saisir son stylet, il le frappa de deux coups de poignard qui l'étendirent sur le lit sans connaissance et baigné dans son sang.

Puis, s'emparant de la cassette et du portefeuille, il cria à ses hommes :

— Il n'y a plus rien à faire ici !... Courons à la barque...

Les quelques secondes pendant lesquelles s'était accompli ce qui précède, avaient suffi à Fritz et à Lustmann pour s'emparer des deux commis, les garrotter et les bâillonner.

— Que faut-il en faire, lieutenant? — demanda Fritz.

— Laissez-les où ils sont, — répliqua vivement Denis, — et venez... il n'y a pas un instant à perdre !...

Les cinq hommes s'élancèrent dans le corridor, — descendirent l'escalier et retrouvèrent Hermann au rez-de-chaussée.

Les laquais et les rameurs, enfermés dans leurs chambres et éveillés par les coups de feu, commençaient à s'agiter, à appeler à l'aide et à faire mine d'enfoncer les portes.

Au moment où Denis venait de quitter la chambre du juif avec ses dignes acolytes, Van Goët, dont les blessures quoique profondes n'étaient pas mortelles, avait

trouvé la force de se soulever de son lit, et de se traîner jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le Rhin, d'ouvrir cette fenêtre, et là, à demi étendu sur le sol et se soutenant d'une main aux balustres du balcon, il criait d'une voix éteinte, mais cependant distincte encore :

— On assassine ici!... Au secours!... au secours!

Les laquais et les rameurs restés en faction sur le bateau entendirent ces cris, reconnurent la voix de leur maître, et ils s'apprêtaient à accourir à terre, quand la petite troupe des gentilshommes de grand chemin déboucha derrière la maison et s'approcha impétueusement de la barque, dans des intentions évidemment hostiles.

Rameurs et laquais le comprirent si bien, qu'au lieu de s'élancer sur la rive,

ainsi qu'ils en avaient le projet d'abord, ils coupèrent en toute hâte les amarres, et d'un vigoureux coup de gaffe, mirent au moins vingt pieds d'intervalle entre le bateau et la rive.

En même temps les laquais avaient armé leurs mousquets et ils faisaient sur les assaillants une décharge qui n'atteignit personne.

Les bandits ripostèrent avec leurs pistolets, et deux des laquais, frappés mortellement, roulèrent de la barque dans le fleuve.

Mais c'était là de la poudre brûlée et du sang versé inutilement.

Denis et ses hommes comprenaient bien qu'il fallait se contenter de la prise de la cassette et du portefeuille, sans chercher

à pousser plus avant une entreprise désormais sans résultats possibles.

Pour entreprendre de poursuivre la grande barque qui s'éloignait rapidement, il aurait fallu avoir à sa disposition des ailes, ou tout au moins des canots, et nous savons que les bandits n'avaient ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs les décharges successives venaient bien certainement de donner l'alarme à une grande distance, et, sans aucun doute, d'ici à fort peu d'instants, toutes les populations avoisinantes allaient accourir.

— Rejoignons les chevaux ! — cria Denis qui portait toujours la cassette et le portefeuille et ne voulait les confier à personne avant d'en avoir vérifié le contenu.

Au bout de cinq minutes, tout le monde était en selle.

Fritz, seul, tenait en main un cheval qui n'avait pas de cavalier.

— Ah! — murmura Denis, avec l'apparence de la surprise, — le major manque donc toujours!...

— A ce qu'il paraît, — répliqua Ronceveaux.

— Nous ne pouvons partir sans lui, — reprit Denis.

— Comment donc faire? — demanda Ronceveaux.

— Il faut l'attendre.

— L'attendre!... mais, lieutenant, dans

un quart d'heure il ne fera pas bon pour nous ici, savez-vous ?...

— Je ne le sais que trop, pardieu !... mais je sais aussi que de bons soldats n'abandonnent jamais leur capitaine...

— Sans doute, mais si c'est leur capitaine qui les abandonne...

— Oh ! alors, c'est différent...

Roncevaux fit une sorte de porte-voix avec ses deux mains.

— Major !... — cria-t-il d'une voix retentissante comme le tonnerre, — Eh ! major !...

L'écho de la nuit répéta cet appel que le bandit recommença trois fois.

Mais aucune voix humaine ne répondit :

— Me voici !...

— Vous voyez, lieutenant, — dit alors Roncevaux, — si le major était à une distance raisonnable, il entendrait certainement ma voix... donc ce n'est pas nous qui l'abandonnons, — c'est lui qui se sépare de nous...

Denis hocha la tête d'un air peu convaincu de la parfaite justesse de ce raisonnement.

Ronceveaux reprit :

— Tenez, lieutenant, voulez-vous que je vous dise mon idée ?...

— Oui.

— Eh bien ! je crois que le major, en continuant sa promenade sur le bord de

l'eau, après que vous l'avez eu quitté, — aura fait quelque faux pas et sera tombé dans le Rhin... — bref, je parierais *cent* contre *un* qu'il est, en ce moment, parfaitement noyé... — qu'en pensez-vous, lieutenant?...

Denis tressaillit malgré lui.

## VI

### Capitaine.

Ce tressaillement, quelque bien déguisé qu'il fût, n'échappa point au regard d'aigle du bandit.

Il fit avancer son cheval si près de la monture de Denis que les jambes des deux cavaliers se touchaient, et il dit d'une

voix très-basse, mais cependant mordante :

— Bien joué, sur ma parole !... — N'oubliez pas, CAPITAINE, que vous m'avez promis de me choisir pour lieutenant... demain.

Denis comprit qu'il était deviné.

— LIEUTENANT Roncevaux, — répliqua-t-il, — quand j'ai promis, je tiens toujours.

— A la bonne heure ! — murmura Roncevaux.

Et une furtive poignée de main cimenta entre ces deux hommes le pacte qui venait d'être conclu.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins

de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Soudain on vit briller des torches et on entendit pousser des cris de ralliement dans la direction de l'auberge du *Faucon blanc*.

Évidemment, la poursuite commençait à s'organiser.

— Au galop !... — cria Denis, — au galop !...

Les bandits rendirent la main à leurs chevaux, qui semblèrent comprendre le danger et partirent ventre à terre.

Au bout de moins de quatre heures, la rapide cavalcade s'arrêtait haletante au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Quelques instants plus tard, les gentilshommes de grand chemin étaient en sûreté dans les souterrains.

La première occupation du lieutenant et de sa bande, on le comprend, fut de procéder à l'inventaire de ce que contenaient le coffret et le portefeuille.

Le coffret était en acier, orné à chaque angle de figurines en argent massif.

Il était indispensable, pour mettre à jour la serrure, de faire jouer d'abord un ressort si parfaitement caché qu'il fut impossible à Denis de le découvrir.

En conséquence, après une longue et infructueuse recherche, et malgré le regret qu'on devait éprouver en brisant un si précieux travail artistique, on introduisit un ciseau de fer entre le corps et le cou-

vercle du coffret, et, à grands coups de maillet, on parvint à soulever ce couvercle.

Le petit coffre contenait de l'or monnayé et des pierres précieuses, — diamants, — rubis, — émeraudes et topazes, — de différentes dimensions.

L'or représentait une somme d'environ cent soixante mille livres.

Les pierres précieuses devaient valoir beaucoup plus, mais aucun des gentilshommes de grand chemin n'avait les connaissances nécessaires pour en déterminer la valeur d'une façon positive.

Tous les bandits frissonnaient de joie. — Jamais aucune expédition ne leur avait rapporté des résultats aussi splendides.

On examina ensuite le contenu du grand portefeuille de maroquin noir.

Il renfermait des lettres de change pour des sommes immenses, à l'ordre de Van Goët, sur plusieurs négociants et banquiers israélites de plusieurs villes d'Allemagne, d'Autriche et de France.

Malheureusement, ces lettres de change étaient des non-valeurs entre les mains qui les possédaient actuellement.

Le portefeuille était en outre bourré de papiers et de parchemins contenant des notes relatives aux opérations multiples et aux gigantesques affaires du juif.

— Au feu !... au feu !... toutes ces paperasses !... — cria Roncevaux.

— Non pas, — répliqua Denis, — ayons-en le plus grand soin, au contraire...

— Et qu'en voulez-vous faire, lieutenant?

— Les renvoyer à Van Goët s'il n'est pas mort de mes deux coups de couteau, ou, tout au moins, à ses héritiers.

— A quoi bon?

—Eh ! mon Dieu, à ce que tant de richesses ne soient point inutilement perdues. — Qui sait si, lorsque toutes les sommes représentées par ces chiffons se seront converties en or et en pierreries, quelque hasard favorable ne nous permettra pas de remettre la main dessus. — Cet espoir est vague, j'en conviens. — C'est semer un peu au hasard, mais la semaille ne nous coûte rien et nous avons l'espoir de récolter peut-être un jour...

— Ah ! — dit Roncevaux, — Je ne pen-

sais pas à tout cela. — Vous avez raison, lieutenant.

— Maintenant, — fit une voix, — le partage de l'or et des bijoux...

— Aujourd'hui? — répliqua Denis, — impossible...

— Pourquoi donc?

— Parce que le partage ne doit point se faire en l'absence du capitaine, et que vous savez aussi bien que moi que le major n'est pas là...

— Bah! — dit alors Roncevaux, — le major ne reviendra pas...

— Qui sait?...

— Mais, enfin, lieutenant, nous ne pou-

vons point attendre indéfiniment son retour...

— Sans doute. — Si donc, dans trois jours, le capitaine n'a pas reparu, nous le considérerons comme mort ou perdu pour nous, — nous nommerons un capitaine à sa place, et les choses reprendront leur cours habituel. — Mais, jusque-là, il faut que le major soit réputé simplement absent et que ses droits soient respectés.

Ceci sembla juste à tout le monde, et, par conséquent, les paroles du lieutenant ne rencontrèrent aucune opposition.

§

Les trois jours s'écoulèrent.

Nous n'avons pas besoin de dire que le major n'avait pas reparu.

Denis rassembla tous ses hommes dans la grande salle qui servait aux repas et aux orgies de la bande.

— Camarades, — leur dit-il, — le délai fixé par moi et accepté par vous est écoulé. — Nous ne pouvons plus attendre ni espérer le retour de celui qui fut si longtemps notre digne chef, et nous devons songer à le remplacer...

— Oui...—oui...—oui... — dirent toutes les voix.

Denis poursuivit :

— La confiance de celui dont nous déplorons la disparution étrange et mystérieuse, m'avait élevé au second rang dans cette troupe de braves...

« Trouvez-vous que si, aujourd'hui,

j'aspire à prendre la première place, mon ambition soit trop grande ?...

« En un mot, voulez-vous de moi pour capitaine ?

« Votre acceptation sera pour moi un honneur que je saurai reconnaître et mériter.

« Si, au contraire, vos regards s'arrêtent sur quelqu'autre qui vous semblera plus digne et plus capable, je me soumettrai sans un murmure à votre décision, et je fais d'avance serment d'obéir à celui que vous aurez choisi...

Ces quelques paroles, simples et courtes, produisirent le meilleur effet sur les gentilshommes de grand chemin.

Depuis longtemps ils reconnaissaient à Denis une intelligence supérieure à celle

du major lui-même, et leur confiance en lui était absolue.

Ce fut donc avec l'unanimité la plus flatteuse que tous s'écrièrent à la fois :

— Oui, — oui, — nous le voulons, — soyez notre capitaine !

Denis remercia comme il convenait. — Puis, séance tenante, usant de son droit de capitaine, il nomma Roncevaux lieutenant.

Le partage des cent soixante mille livres en or fut fait immédiatement après.

Quant aux pierreries, un homme de la bande alla les proposer à un juif de Strasbourg, lequel servait parfois de recéleur et d'acheteur aux gentilshommes de grand chemin.

Ce juif, estimant ces pierres précieuses à une valeur de plus d'un million, en offrit incontinent cent mille francs. — Offre qui fut acceptée.

On voit que l'expédition à l'auberge du *Faucon blanc* avait rapporté aux onze bandits un chiffre assez rond de deux cent soixante mille livres.

Denis Poulailler débutait bien dans ses fonctions de capitaine.

§

Laissons s'écouler un laps de temps que nous ne saurions déterminer d'une façon parfaitement exacte, mais qui n'était ni de plus d'un an, ni de moins de six mois.

Transportons-nous, à quinze lieues environ de Falkenhorst, sur le point le plus élevé de la haute montagne d'Elster.

C'était vers la fin du mois de juillet, et, à une chaude journée d'été, succédait une soirée magnifique.

Depuis le sommet du mont Elster une perspective vraiment magique s'offrait aux regards éblouis.

A l'occident, dans un ciel de feu, le soleil se couchait derrière des nuages embrâsés, enflammant de rougeâtres vapeurs les perspectives infinies d'un paysage de vingt lieues d'étendue.

Dans ce panorama splendide, les villes et les bourgades semblaient des points blancs à peine distincts, — les collines et les vallées ne se distinguaient que comme des taches un peu plus sombres, — les rivières étincelaient ainsi que des ruisseaux d'argent fondu.

De l'autre côté de la montagne, tout était plongé, au contraire, dans les ténèbres transparentes du crépuscule naissant.

En face, la grande route, toute miroitante de poussière, gravissait lentement et par des rampes escarpées les flancs du mont Elster, et se dessinait à la manière d'un long ruban blanc, vingt fois replié, sur les pentes rocheuses et moussues.

En arrière, cette même route, redescendant dans les vallées pour gagner le pays plat, côtoyait des précipices noyés dans l'ombre et disparaissait complètement sous les rameaux touffus d'une sombre et luxuriante végétation,

Rien de plus radieux, de plus animé, de plus vivant que l'un des deux aspects,

Rien de plus triste, de plus morne, et nous dirons presque de plus lugubre que le second.

C'est que d'un côté le soleil, ce grand artiste, prodiguait encore les trésors de sa palette féerique, tandis que de l'autre il cédait la place à ce douteux clair-obscur dont le divin Rembrandt seul a su tirer des effets si prodigieux.

Le sommet de la montagne, couronné de sapins centenaires aux longs bras d'un vert presque noir, offrait un plateau de quelques centaines de pas d'étendue, sur lequel passait la route.

C'était un lieu d'arrêt et de repos entre les fatigues de la montée et celles de la descente.

## VII

### Le Chasseur et les jeunes Filles

Sur ce plateau, au moment où nous venons d'y conduire nos lecteurs, un homme se tenait debout, dans la partie la plus rapprochée de ce versant splendidement éclairé, que nous décrivions il n'y a qu'un instant.

Cet homme, qui pouvait avoir de vingt

à vingt-cinq ans, tout au plus, offrait des traits charmants et le teint d'une femme sous des cheveux noirs, abondants, lustrés comme de la soie, et bouclés naturellement.

Une toilette d'une élégance merveilleuse et d'un goût exquis, ajoutait encore à la grâce naturelle de la tournure la plus aristocratique qu'il fût possible de se figurer.

Cette toilette consistait en une veste de gros de Naples blanc, brodée en argent,—en un habit de chasse de drap vert, d'une finesse exquise, rehaussé de broderies d'or formant des feuillages entrelacés et d'une délicatesse infinie, — et en une culotte de soie, sur laquelle s'ajustaient des guêtres blanches, de peau de chamois, montant jusqu'un peu au-dessus du genou et agraffées avec des boucles d'argent.

Joignez à cela un petit chapeau lampion en feutre noir, galonné en or, et posé sur l'oreille droite, — un jabot et des manchettes des plus belles dentelles de Malines, et vous aurez une idée à peu près complète du costume de ce séduisant inconnu.

Un grand chien épagneul, blanc et roux, se tenait couché à ses pieds sur le gazon.

Un fusil de chasse, très court de canon, précieusement damasquiné et dont la crosse d'ébène était incrustée en or et en nacre de perle, se voyait appuyé contre le tronc d'un arbre.

La bandoulière de ce fusil était de soie cramoisie.

Le jeune chasseur — (l'épagneul et le fusil, nous autorisent à donner ce titre à

notre inconnu), — le jeune chasseur, debout au bord du plateau de la montagne, fixait un regard aussi perçant que celui d'un vautour sur les profondeurs du paysage, et ses yeux revenaient, invinciblement et comme malgré lui, s'attacher aux détours multiples que décrivait la route aux flancs de la montagne.

Cette route semblait absolument déserte, sauf un point noir qui se mouvait lentement sur les pentes les plus lointaines de la rampe.

Ce point noir était un carrosse auquel, sans aucun doute, il fallait encore plus de deux heures de marche avant d'atteindre le plateau.

L'inconnu n'eut pas plus tôt constaté la lente approche de ce carrosse, qu'il prit

dans sa poche un sifflet d'argent, pareil à ceux dont les officiers de marine se servent au milieu du fracas de la tempête pour indiquer la manœuvre à leur équipage, et que, l'approchant de ses lèvres, il en tira à trois reprises un son tellement aigu et si prolongé qu'évidemment il dût se faire entendre sans peine à une distance de deux ou trois lieues au moins.

Quelques secondes s'écoulèrent, — puis l'inconnu, qui prêtait l'oreille, entendit arriver jusqu'à lui un son exactement pareil, mais affaibli par la distance.

Ce son paraissait venir du pied de la montagne, du côté déjà plongé dans l'obscurité.

L'inconnu fit un geste de satisfaction, et, sans souci de fripper sa riche toilette, il s'as-

sit sur le gazon doux et touffu, au pied de l'arbre contre lequel il avait appuyé son fusil.

Ensuite il parut s'absorber dans de profondes réflexions, tandis que sa main droite jouait machinalement avec les longues soies de l'épagneul étendu à côté de lui.

Une demie heure ou trois quarts d'heure se passèrent ainsi.

Tout à coup le bel animal releva la tête et fit entendre un aboiement doux et étouffé à dessein.

Cet aboiement n'avait rien d'hostile.

On eût dit que le chien voulait prévenir son maître de l'approche de quelqu'un, mais que, en même temps, il voulait témoigner, autant que cela dépendait de lui,

qu'il ne croyait point que ce quelqu'un fut un ennemi.

L'inconnu se leva vivement et fit une dizaine de pas en avant.

Il ne distingua rien d'abord.

Le soleil était complètement couché et le crépuscule avait monté peu à peu de la plaine aux sommets des montagnes.

Enfin, au bout de quelques secondes, l'inconnu entrevit deux formes féminines, à coup sûr jeunes et gracieuses, qui, debout au milieu de la route à un endroit où elle formait un coude, semblaient ne plus oser ni avancer ni reculer.

Sans doute le sourd aboiement de l'épagneul avait effrayé les arrivantes.

L'inconnu devina la cause de ce temps d'arrêt, et, jetant son fusil sur son épaule, il se dirigea vivement vers les deux femmes, après avoir ordonné au chien de rester en arrière.

A mesure que le jeune chasseur avançait, il se rendait mieux compte de la grâce enchanteresse des craintives apparitions.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, il lui fut impossible de ne point s'avouer à lui-même qu'il avait sous ses yeux les deux plus célestes visages qu'il eut jamais, non pas seulement vus, mais encore rêvés.

Les jeunes filles — (car toutes deux, sans aucun doute, avaient encore droit à ce titre charmant), — semblaient sœurs, à en croire je ne sais quelle vague ressem-

blance, quoique leurs traits fussent dissemblables, ainsi que la couleur de leurs cheveux.

L'aînée pouvait avoir dix-huit ans, la seconde seize au plus.

L'une était brune,— l'autre était blonde,

La longue chevelure noire de l'aînée, réunie en deux grosses nattes soyeuses et parfumées et renouées avec des rubans couleur de feu, tombait presque jusqu'à ses talons.

Les magnifiques cheveux blonds de la cadette, ruisselaient sans ordre sur ses épaules, en boucles naturelles.

Toutes deux, vêtues d'une étoffe de soie changeante, à reflets mordorés, portaient sur leurs bras de légères mantes de voyage en taffetas noir.

Le jeune chasseur mit le chapeau à la

main, et, après avoir profondemment salué, il dit d'une voix très douce et avec le ton de la plus respectueuse galanterie :

— Mon Dieu, mesdemoiselles, dois-je avoir le très vif chagrin de penser que la présence de votre humble serviteur vous inspire une appréhension quelconque?...

L'aînée des deux sœurs avait eu le temps de s'apercevoir de la bonne mine et de la grande jeunesse de son interlocuteur, et elle se sentait déjà complètement rassurée, — aussi reprit-elle en levant sur lui ses grands yeux noirs expressifs, à demi voilés par un réseau de longs cils :

— Oh ! non, monsieur, maintenant nous n'avons plus peur... — mais vous conviendrez sans doute que la présence d'un homme armé, à cette heure et dans un en-

droit aussi écarté, pouvait dans le premier moment sembler inquiétante...

L'inconnu s'inclina en signe d'adhésion, puis il reprit :

— Si j'osais, mademoiselle, vous adresser une question... si je ne craignais de vous paraître indiscret...

Comme il hésitait à achever sa phrase, la jolie brune lui dit avec un sourire.

— Eh ! bien, monsieur ?

— Vous permettez donc ?

— Sans doute...

— Alors cette question, la voici ; Comment se peut-il faire, mademoiselle, que vous vous aventuriez ainsi, seule avec mademoiselle votre sœur, sur une route pres-

que déserte et où vous êtes exposée à des rencontres bien autrement dangereuses que la mienne ?... N'est-ce pas un peu imprudent ?...

— Imprudent, — oui monsieur, — mais fort naturel... — écoutez...

L'inconnu prêta l'oreille.

On entendait retentir dans le lointain les grelots de plusieurs chevaux et les claquements précipités du fouet d'un postillon.

— Nous ne sommes point seules, — poursuivit la jeune fille, — notre chaise de poste nous suit...

— Mais elle est loin encore...

— A mi-côte, à peu près.

— Comment donc l'avez-vous quittée ?..

— Au bas de la montagne, — comme le postillon venait de mettre ses chevaux au petit pas et que, d'après son affirmation, il fallait plus de deux heures et demie pour atteindre le plateau que je vois à quelques pas de nous, — ma sœur et moi nous sommes descendues de voiture... — Nous avons pris les devants et nous sommes arrivées jusqu'ici tout en courant et tout en cueillant des fleurs sur les bords de la route...

En effet, la jeune fille blonde portait dans ses bras une véritable gerbe de fleurs des champs...

L'aînée continua :

— Notre vieux domestique n'a pu nous suivre dans cette course rapide, — le postillon, sans doute, s'est arrêté plus d'une

fois pour laisser souffler son attelage, et voilà comment il se fait que nous soyons ainsi isolées... — Vous venez de nous faire sentir toute notre imprudence, — aussi, au lieu d'attendre la voiture ici, nous allons retourner sur nos pas et courir au devant d'elle...

Et la jeune fille faisait un mouvement pour effectuer la résolution que nous venons de lui entendre exprimer.

L'inconnu l'arrêta doucement :

— Vous devez être bien fatiguées déjà, mesdemoiselles , — murmura-t-il, — je vous supplie de vouloir accepter pendant quelques minutes ma présence comme une sauvegarde qui vaut au moins celle d'un vieux serviteur et d'un postillon... — Vous me rendrez bien heureux en acceptant.

Les jeunes filles semblaient hésiter.

L'inconnu poursuivit avec vivacité :

— Oh ! d'abord, vous le devez...

— Pourquoi donc ? — demanda la jolie brune en souriant.

— Parce que, sans moi, rien ne venant vous inquiéter, vous auriez continué à suivre tranquillement votre chemin... — J'ai été la cause involontaire de votre inquiétude, — vous ne devez pas me refuser le droit de réparer le mal que j'ai fait.

Les deux jeunes filles se mirent à rire de la chaleur avec laquelle parlait l'inconnu.

Puis l'aînée répondit :

— Allons, soit ! — servez-nous d'es-

corte, monsieur, puisque vous semblez le désirer... — il me semble que le bruit des grelots approche, et la corvée que nous vous donnons-là ne sera pas longue...

Au lieu de répondre par quelque galanterie fade et banale, l'inconnu se contenta de s'incliner respectueusement.

Puis, en compagnie des deux jeunes filles, il se dirigea vers le plateau qu'ils atteignirent en quelques pas.

## VIII

### Un Coup de feu.

Cette sève vivace et exhubérante qui circule avec le sang dans les veines des très jeunes gens, avait empêché les deux sœurs de s'apercevoir de la fatigue pendant leur rapide ascension.

Mais, à peine étaient-elles arrêtées depuis deux minutes, qu'elles se sentirent lasses outre mesure.

Elle s'assirent donc sur le gazon, au pied d'un arbre, précisément à cet endroit où l'inconnu s'était reposé peu de temps auparavant.

Le jeune chasseur resta debout en face d'elles.

Pendant quelques instants aucun de nos trois personnages n'échangea une parole.

Le crépuscule avait complètement disparu pour faire place à la nuit ; — mais des myriades d'étoiles, brillant dans le ciel pur, rendaient l'obscurité transparente.

Tout à coup, le grand épagneul qui s'était couché à quelques pas de son maître se leva d'un bond, tourna la tête du côté d'un taillis assez épais qui bordait

l'autre côté de la route, et, hérissant son poil soyeux, se mit à aboyer furieusement en donnant tous les signes de la plus vive inquiétude.

En même temps il sembla à l'inconnu qu'il entendait dans le taillis un froissement de branches.

— Oh ! mon Dieu ! — murmura la plus jeune des deux sœurs, — mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

— Je ne sais... — rien, j'espère, — répondit l'inconnu en armant vivement son fusil.

— Oh ! j'ai peur !... j'ai peur !...

Les aboiements de l'épagneul s'étaient changés en hurlements farouches.

La jolie brune s'efforçait de rassurer sa

sœur qui se pressait contre elle, effarée et tremblante.

Mais soudain, elle-même pâlit et poussa un grand cri.

L'inconnu allait à son tour demander la cause de ce redoublement d'épouvante, lorsqu'un nouveau regard jeté vers le taillis la lui fit deviner.

Il venait de voir briller, à travers le feuillage, deux prunelles rondes, rouges et luisantes comme des charbons ardents.

— Ne craignez rien, — murmura-t-il en épaulant vivement son arme, et en visant avec un soin extrême et un imperturbable sang-froid, — je réponds de tout.

Il appuya le doigt sur la gachette, — le coup partit, avec une détonnation que tous les échos répétèrent.

A cette détonnation répondit un double cri des deux sœurs, puis un hurlement rauque et farouche.

Les branches du taillis s'entr'ouvrirent violemment, et un animal, dont on ne pouvait à cette distance préciser la nature, vint s'abattre sur la route où il se débattit pendant un instant dans les convulsions de l'agonie, auxquelles succéda bientôt le râle de la mort, puis l'immobilité la plus complète.

Le jeune chasseur s'approcha alors et reconnut qu'il venait de tuer un de ces grands loups maigres, si communs dans les hautes montagnes de l'Allemagne, où ils commettent souvent d'effroyables ravages.

— Mesdemoiselles, -- dit-il, tout en rechargeant son fusil, — l'ennemi est mort, le danger n'existe plus, — venez voir.

L'aînée des deux sœurs se leva aussitôt et fit quelques pas pour se rapprocher de la bête fauve étendue sur la poussière ; mais la blonde enfant, plus craintive, se précipita dans ses bras, en la suppliant avec des larmes abondantes, de ne point s'exposer ainsi.

— Mais, chère Mina, chère petite folle, — répondit l'aînée en embrassant sa sœur et en s'efforçant de la calmer et de la rassurer... — qu'y a-t-il à craindre, puisque monsieur nous dit que le danger n'existe plus.

En effet, le jeune chasseur, comme pour donner une preuve de plus de ce qu'il avançait, venait de prendre le loup par les deux pattes de derrière, et le traînait jusqu'au milieu de la route.

La blonde Mina, malgré tout, pleurait et

tremblait toujours, et ne cessait de répéter :

— Oh ! Marguerite, — chère Marguerite... n'y va pas...

Mais la brune jeune fille, dont la curiosité était excitée vivement, se dégagea avec douceur des bras de Mina, et s'approcha de la bête fauve.

Ce cadavre ensanglanté était hideux à voir et effrayant encore.

La balle du chasseur avait pénétré dans le crâne entre les deux yeux, — la gueule du monstre était entro'uverte, et sur les dents longues et blanches coulait une écume mêlée de sang.

— Ah ! — s'écria tout à coup Marguerite, en joignant les deux mains, et en s'adressant à l'inconnu avec l'accent d'une recon-

naissance infinie, — Nous vous devons la vie, monsieur !... — si nous n'avions pas eu le bonheur de vous rencontrer, nous serions arrivées seules sur ce plateau, et nous étions certainement perdues ! Périr ainsi ! — dévorées par cette gueule monstrueuse !... c'est horrible !... Oh ! ma pauvre sœur... ma pauvre Mina... remercions Dieu... remercions-le à genoux de nous avoir envoyé ainsi un sauveur !..

— Mademoiselle, — répondit l'inconnu, quand les jeunes filles eurent murmuré une courte et fervente prière d'actions de grâce, — moi aussi, je dois remercier le ciel du bonheur infini qu'il vient de m'accorder... — Au prix de dix années de ma vie j'aurais acheté sans regret le bonheur de vous être utile. — Le souvenir de ce qui vient de se passer... du service que

j'ai pu vous rendre... ne s'effacera jamais de ma mémoire...

Puis, d'une voix plus basse et légèrement tremblée, il ajouta :

— Ni de mon cœur...

En entendant ces mots, Marguerite rougit, — mais sans se rendre compte à elle-même du motif qui la faisait rougir.

L'inconnu reprit :

— Le hasard m'a jeté ce soir sur votre passage, nous allons dans un instant nous séparer pour toujours ; — je ne dois plus vous revoir... — mais jamais, jamais, je n'oublierai les deux anges qui viennent de m'apparaître sur le sommet de cette montagne solitaire.

De tout ce qui précède, Marguerite n'avait entendu qu'une chose.

— Ne plus nous revoir, — répéta-t-elle, — et pourquoi? — Vous ne voudrez pas, monsieur, priver mon père du bonheur immense de témoigner lui-même toute sa reconnaissance au sauveur de ses filles.

— Votre père, mademoiselle, mais je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui.

— Eh ! qu'importe?... ce que vous avez fait ce soir, vous ouvrira ses bras et son cœur.

— Oserai-je, mademoiselle, vous demander son nom ?

— Nous sommes les filles uniques du baron de Kergen. — Le château de Kergen, où nous arriverons demain soir, est situé à environ dix-huit lieues d'ici. — Mon père est un doux et noble vieillard, — on

ne peut le voir sans l'aimer, — jugez quelle sera sa joie, monsieur, si, après lui avoir appris le péril auquel nous venons d'échapper, nous lui donnons l'espoir qu'il pourra bientôt presser la main de notre libérateur, — dites, monsieur, nous le promettez-vous ?...

L'inconnu était très ému de cette reconnaissance si vivement et si naïvement exprimée. — Cependant il ne répondait pas.

Marguerite renouvela ses instances.

— Oh ! — dit-elle, — je vous en conjure, promettez-moi de venir.

— Croyez bien, mademoiselle, — répondit-il enfin, — croyez bien que je le souhaiterais plus que tout au monde...

— Eh bien?

— Mais, qui sait si cela me sera possible...

— Et, qui vous en empêcherait ?

— Plus d'une raison, peut-être...

— Vous habitez ce pays, sans doute ?

— Non, mademoiselle, je suis un étranger, — un voyageur.

— Un voyageur,— alors, raison de plus; qu'importe à celui qui marche sans cesse, de marcher quelques pas de plus. — Allez, monsieur, la reconnaissance d'un vieillard vous dédommagera bien du dérangement que pourra vous causer votre visite à Kergen...

— Un dérangement, mademoiselle ! — Ah ! Dieu m'est témoin que ce n'est pas un dérangement que je crains...

— Et, quoi donc ?

— C'est un danger.

Marguerite leva sur l'inconnu ses grands yeux noirs qui offraient en ce moment une expression d'étonnement indicible.

— Un danger, — répéta-t-elle.

Oui, mademoiselle, un danger.

— Et, lequel?

— Hélas! mademoiselle, — celui d'emporter au fond de mon cœur un trop amer regret qu'aucune espérance ne viendrait adoucir...

Nous ne savons si Marguerite se rendit parfaitement compte du sens caché de cette phrase.

Toujours est-il qu'elle baissa les yeux et n'insista pas pour faire expliquer davantage le jeune chasseur sur ce point délicat.

Il y eut alors quelques instants de silence que l'inconnu rompit le premier en disant :

— Voici votre chaise de poste, mademoiselle.

La jeune fille tressaillit.

Distraite de toute autre pensée par la conversation qui précède, elle ne s'était point aperçue que le bruit des roues et des grelots se rapprochait sensiblement.

La voiture, en ce moment, n'était plus qu'à quelques centaines de pas.

— Déjà !... — murmura-t-elle, avec une adorable naïveté :

— Oui, déjà, — répondit le jeune homme avec une tristesse qui n'était point jouée, — le moment est venu de nous séparer. — Le hasard nous avait réunis pour

un instant... — Je vous le répète, mademoiselle, cet instant laissera dans mon âme d'ineffaçables souvenirs...

Marguerite entr'ouvrit les lèvres,

Mais le temps lui manqua pour articuler une réponse.

Le postillon, profitant de ce que la montée s'était sensiblement adoucie, venait de remettre ses chevaux au trot, et la voiture s'arrêtait à côté des jeunes filles.

Un vieux domestique à tête grise, vêtu d'une longue houppelande galonnée, descendit du siège avec plus de vivacité qu'on n'aurait pu en attendre de son âge.

Il sembla très-surpris de voir mesdemoiselles de Kergen en compagnie d'un jeune cavalier.

Marguerite ne lui laissa pas le temps de parler.

— Mon vieux Frantz, — lui dit-elle vivement, et avec cette familiarité des jeunes filles vis-à-vis d'un serviteur qui les a bercées dans ses bras, — as-tu entendu un coup de fusil tout-à-l'heure?...

— Oui, — répondit Frantz, — et j'ai pensé que quelque braconnier à l'affût venait de tuer un pauvre lièvre allant au *gagnage*... vilaine engeance que ces braconniers !...

Marguerite prit Frantz par la main et le conduisit auprès du corps inanimé du loup-cervier.

— Regarde ! — lui dit-elle.

Le vieux serviteur poussa un cri.

## IX

### L'Embuscade.

— Ah ! mon Dieu ! — murmura-t-il ensuite en levant les mains et les yeux vers le ciel, — ah ! mon Dieu !...

— C'est effrayant, n'est-ce pas, mon bon Frantz ? — dit Marguerite. — Eh ! bien, figure-toi que sans le courage et la présence d'esprit de monsieur — (et elle désignait

l'inconnu) — cette horrible bête nous dévorait toutes vives, ma pauvre Mina et moi...

Le vieux domestique, en entendant ces paroles, se précipita presque aux genoux du jeune homme. — Il saisit ses deux mains qu'il couvrit de baisers, et il balbutia, d'une voix entrecoupée :

— Que le bon Dieu vous bénisse, monsieur... vous bénisse et vous récompense... — Le pauvre Frantz n'a plus que bien peu d'années à vivre, mais ces années, croyez-le bien, il les donnerait pour vous de bon cœur...

L'inconnu releva le bon vieillard et s'efforça de mettre un terme à la touchante expansion de sa reconnaissance.

— Le croirais-tu, Frantz, — reprit Marguerite, — monsieur refuse de venir au

château de Kergen et d'y recevoir les remerciements de notre père ?...

— Oh ! c'est mal, cela, par exemple ! — s'écria le vieillard, — M. le baron serait si heureux de voir monsieur... — Oui, certes ! — continua-t-il, en s'adressant à l'inconnu, — le plus beau jour de la vie de mon excellent maître, serait celui où il pourrait serrer dans ses bras le sauveur de ses chères enfants...

— Vous voyez, monsieur, — reprit Marguerite, — vous voyez ! — ce que je vous disais tout à l'heure, Frantz vous le répète...

— Hélas ! mademoiselle, je ne puis, moi, que vous répéter ma réponse : — ce que vous me demandez, je souhaiterais ardemment de le faire, mais, par malheur, c'est impossible...

Marguerite secoua la tête.

— Ah ! — murmura-t-elle, — il n'y a d'impossible que ce qu'on ne veut pas ..

— Vous êtes injuste envers moi !... — s'écria l'inconnu, — oui, bien injuste !... si vous saviez... si vous saviez...

— Quoi donc ? — demanda Marguerite.

L'inconnu ne répondit pas ; — sa contenance exprimait un extrême embarras et la conversation dut se terminer là.

— Nous avons encore un fameux bout de chemin à faire avant d'atteindre Zeltheim où vous devez coucher, — dit le postillon à Frantz, — je crois que nous ferions joliment bien de nous remettre en route...

Marguerite et sa sœur entendirent ces mots et comprirent toute la justesse de cette observation.

Elles remontèrent en voiture. — Frantz regrimpa sur le siége et le postillon se remit en selle.

Au moment où le carrosse allait s'ébranler, Marguerite, par la portière, tendit à l'inconnu sa main.

Ce dernier la saisit et l'appuya doucement contre ses lèvres.

— Adieu ! mademoiselle... — balbutia-t-il.

— Laissez-moi espérer que c'est : *au revoir...* — répondit la jeune fille.

— Non, — répéta tristement l'inconnu, — c'est *adieu...* adieu pour toujours...

Marguerite, découragée de sa persistance inutile, laissa retomber sa main.

Le postillon fouetta ses chevâux qui partirent au trot.

Le carrosse roula rapidement sur le plan incliné de la descente et le jeune chasseur resta seul et immobile dans l'endroit désert où il se trouvait.

Pendant quelques secondes, appuyé sur son fusil et écoutant le bruit des grelots qui s'affaiblissait dans le lointain, il sembla s'abandonner tout entier à ses réflexions mornes et profondes.

Mais, soudain, et comme si une pensée inattendue et foudroyante venait de l'assaillir, il se frappa le front et, jetant son fusil sur son épaule droite, il se mit à courir dans la direction qu'avait suivi la chaise de poste.

Il fit ainsi une centaine de pas, puis, quittant la grande route qui décrivait sur les flancs de la montage ses sinuosités infinies, il se précipita hardiment dans un

sentier taillé pour ainsi dire à pic au milieu des rochers et des broussailles, et praticable à peine en plein jour pour les chèvres et pour les bergers qui les conduisaient au pâturage.

Certes, il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une que l'inconnu périrait pendant le périlleux trajet qu'il venait d'entreprendre avec une témérité qui touchait à la folie.

Cependant, au bout de moins d'un quart d'heure, il atteignit, sans autre mal que quelques égratignures aux mains, un terrain plus facile qui, par une pente douce et gazonnée, conduisait à un vallon ombragé d'arbres séculaires.

La grande route passait dans ce vallon et sous ces arbres.

L'inconnu, au moment de s'engager parmi les ténèbres de ce couvert épais qui ne laissait point les vagues clartés du ciel arriver jusqu'à la terre, tira de sa poche le le petit sifflet d'argent dont nous avons déjà parlé, et, l'approchant de ses lèvres, en fit sortir un son prolongé, mais si faible et si doux qu'il aurait été à peine perceptible pour des oreilles inattentives.

Un son exactement pareil lui répondit aussitôt.

L'inconnu entra alors sous les arbres et continua à marcher rapidement.

Au bout de quelques minutes, deux hommes, qui semblaient sortir de terre devant lui, lui barrèrent le chemin, et une voix murmura à son oreille :

— Qui va là ?

— *Vivent les nuits sans lune!* — répondit l'inconnu.

A ce mot de passe, les deux hommes s'écartèrent respectueusement, et la voix qui avait parlé d'abord reprit :

— Pardon, capitaine, nous ne vous avions pas reconnu, — sous ces diables de vieux hêtres il fait plus noir que dans un four éteint, où dans la marmite d'une sorcière... — Au coup de sifflet de tout à l'heure nous nous doutions bien que c'était quelqu'un des nôtres, mais cependant nous n'en étions pas assez sûrs pour ne point prendre de précautions.

— Bien... bien... — répondit le jeune homme que nous venons d'entendre nommer capitaine. — Vous faites bonne garde et vous avez raison... — où est Roncevaux?

— Où vous l'avez laissé, capitaine, — près du fossé qui borde la route.

— C'est bon, — j'y vais.

Le capitaine, en qui sans doute nos lecteurs ont depuis longtemps reconnu le chevalier Jean Denis de Poulailler, — se remit en marche et atteignit bientôt l'endroit désigné.

Pour la seconde fois, une voix lui demanda :

— Qui va là?

Pour la seconde fois il répondit :

— *Vivent les nuits sans lune!*

Puis il appela, mais d'un ton bas et étouffé :

— Eh! Roncevaux.

— Voilà, capitaine... — répondit le lieu-

tenant, en faisant quelques pas au-devant de son chef.

— Vous avez entendu le signal que je vous ai donné il y a plus d'une heure depuis le haut de la montagne !

— Signal qui voulait dire : — *restez à l'affût, voici le gibier !* — Oui, parbleu! capitaine, j'ai entendu, et même j'ai répondu, vous devez vous en souvenir.

— C'est juste.

— Puis, un peu après, il y a eu un coup de feu, — est-ce vous qui l'avez tiré, capitaine?

— Moi-même.

— Sur quelle espèce de bête, ou de gens?

— Sur un loup.

— Ah ! diable ! — Je ne vous fais pas

l'injure de vous demander, capitaine, si votre balle a frappé juste... — je connais votre façon de tirer le fusil, la carabine et le pistolet. — Mais, quel est, s'il vous plaît, le gibier annoncé par votre coup de sifflet?

— Une chaise de poste?

— Savez-vous qui elle contient, capitaine?..

— Deux jeunes filles et un vieux domestique.

— Par conséquent, aucune résistance possible! bonne affaire!... excellente affaire!

Et le lieutenant se frotta les mains.

Denis l'interrompit dans cette jubilataion expansive.

— Roncevaux, — lui dit-il.

— Capitaine ?

— Nous n'arrêterons pas cette chaise de poste...

— Vous dites?... s'écria le lieutenant, qui n'en croyait point ses oreilles.

— Je dis : — nous n'arrêterons pas cette chaise de poste...

— Et pourquoi donc cela, capitaine ?

— Parce qu'il est indigne de braves gens comme nous, de nous attaquer à deux jeunes filles sans défense..

— Aussi, capitaine, ne leur ferons-nous pas le moindre mal à ces jeunes filles... — Nous nous contenterons de les dévaliser parfaitement, et elles pourront continuer leur route ensuite...

— Roncevaux, elles mourraient d'effroi !

— Ni vous ni moi ne sommes effrayants, capitaine... — Vous rassurerez l'une, et moi l'autre.

— Cela ne sera pas, Roncevaux, — je veux que cette voiture passe librement...

— Ah ! çà, capitaine, voyons, soyez franc avec moi... — Vous avez un autre motif que celui que vous me donniez tout à l'heure !

— Peut-être...

— Lequel ?

— J'ai vu ces jeunes filles, je me suis trouvé avec elles, — je leur ai parlé, — je leur ai sauvé la vie en tuant le loup-cervier qui allait se précipiter sur elles...

— Ah ! ah ! capitaine, — s'écria Roncevaux, — je commence à comprendre... je

parie, capitaine, que les demoiselles sont jolies...

— Ah ! — murmura Denis, — l'une surtout, l'aînée !... c'est une fée, Roncevaux !... une véritable fée, avec ses grands cheveux noirs et ses yeux qui vous remuent le cœur !

— Capitaine ?

— Roncevaux !

— J'ai une idée que je crois bonne.

— Voyons.

— Arrêtons le carrosse au passage, — engageons poliment à descendre la demoiselle ou plutôt la fée dont les cheveux noirs et les grands yeux produisent sur vous un tel effet, et qu'elle devienne votre compagne !... que dites-vous de mon idée, capitaine ?

— Je dis que tu es fou, Roncevaux !

— Ah ! par exemple !...

— Oui, fou !... trois fois fou !... — Cette jeune fille est un ange !... — Comment donc veux-tu que je songe à associer sa destinée à celle d'un bandit tel que moi !...

— Bah ! — répliqua le lieutenant, — qu'est-ce que ça fait ? — Depuis le commencement du monde on a toujours vu les anges adorer les diables !... d'ailleurs vous avez pour vous la jeunesse, — la beauté, — la bravoure, — et de l'argent à remuer à la pelle !... — tout ceci compense bien un peu de diablerie !

## X

### Rachetées.

— Assez, Roncevaux! — interrompit brusquement le capitaine, — n'en parlons plus!... — Je te répète qu'il faut que ce carrosse passe sans être inquiété, et que *je le veux!...*

— Fort bien, capitaine, mais je dois vous prévenir d'une chose...

— Laquelle ?

— C'est que nos hommes seront mécontents.

— Mécontents ! et à quel propos ?

— Dam ! en voyant un si facile butin leur échapper... — Souvenez-vous, capitaine, que depuis quelques semaines nous n'avons pas eu de chance, et que les parts de prise ont été bien maigres...

— Bientôt nous serons plus heureux...

— Je n'en doute pas, capitaine... mais si ces braves gens allaient se mutiner...

— Le crains-tu réellement, Roncevaux ?

— Ma foi, capitaine, vous savez aussi bien que moi qu'il est moins facile de dompter les gentilshommes de grand chemin, que de se faire écouter d'un couvent de religieuses...

— Ils ont juré de m'obéir !

— Et ils le feront, capitaine, toutes les fois que vous leur commanderez quelque bon coup bien hasardeux... mais ce sont des dogues hargneux que nos gens, et vous n'ignorez pas que souvent les dogues mordent la main, quand leur maître veut leur arracher l'os qu'ils convoitent...

Denis fit un geste de colère.

— Ils n'oseraient !... — murmura-t-il.

Roucevaux haussa les épaules et répondit :

— Essayez, capitaine.

Denis siffla doucement, à deux reprises, et avec une modulation particulière.

Au bout de peu de secondes tous les bandits étaient rassemblés autour de lui et du lieutenant.

— Camarades, — leur dit le capitaine, — dans cinq minutes un carrosse va passer dans ce chemin creux...

Les bandits firent entendre une exclamation animée et joyeuse.

Denis continua.

— Je désire que nous n'attaquions point ce carrosse...

On entendit un murmure général de désappointement, entremêlé de quelques interjections énergiques.

— Ainsi, — dit une voix rude, — ce soir encore nous aurons monté la garde pour rien !

— Triste chasseur ! — fit une autre voix, — triste chasseur que celui qui laisse passer le gibier devant lui sans tirer, et revient de l'affût la carnassière vide !

— De par tous les diables ! — s'écria un troisième interlocuteur, — les choses ne se passaient point ainsi du temps du major !

Denis comprit que Roncevaux avait raison et qu'une sédition était imminente.

Dans un violent accès de rage intérieure, il serra fortement ses poings et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Mais, comme il n'était point le plus fort, il fallait momentanément céder, sous peine de compromettre inutilement son autorité ; — autorité toujours chancelante quand elle ne dépend que du bon plaisir d'une poignée de bandits.

Aussi se hâta-t-il de répondre :

—Camarades, vous ne m'avez pas laissé achever ce que j'avais à vous dire ; — je

ne veux point que vous ayez à souffrir dans vos intérêts à propos de ce que je vous demandais tout-à-l'heure... Je me propose de racheter à chacun de vous la part de butin qu'il pourrait espérer de la capture de ce soir.

— A la bonne heure, — dit l'une des des voix qui avaient déjà parlé, — le capitaine devient raisonnable.

— Il ne s'agit point ici de quelque riche gentilhomme, ou de quelque marchand cousu d'or,— poursuivit Denis,— la chaise de poste en question ne contient que deux femmes, par conséquent vous ne pourriez vous emparer que d'une faible somme, et peut-être de quelques bijoux de peu de valeur...

— Eh ! eh ! capitaine, — interrompit Hermann, — deux femmes, ça vaut bien

son prix, si elles sont jeunes et jolies... et si elles ne l'étaient pas vous ne vous intéresseriez point à elles, capitaine...

Denis continua, comme s'il n'avait point entendu cette interruption :

— Je vous offre à chacun dix écus ; — cela vous va-t-il ?

Il y eut un instant de silence.

Hermann le rompit.

— Tenez, capitaine, — dit-il, — dix écus, c'est trop peu !... Nous aimons mieux courir les chances de la prise.

Denis, frémissant de colère, reprit :

— Eh ! bien, vingt écus ?

— Ah ! moi, — répondit Hermann pour la seconde fois, — je suis d'avis que nous emmenions ces deux dames à Falkenhorst

où elles nous feront passer quelques instants agréables, — il y a diablement longtemps que nous n'avons joui de la société du beau sexe !...

— Ah ! — pensa Denis avec amertume, — tu me payeras tout cela, Hermann !... Patience !... patience !...

— Chut ! — dit tout à coup Roncevaux en prêtant l'oreille.

On fit silence, et tout le monde écouta.

On entendait, à une faible distance, le bruit des roues d'une voiture lancée rapidement, et les grelots de chevaux.

Le carrosse approchait.

Deux ou trois bandits armèrent leurs mousquets.

— Voyons, — s'écria Denis qui sentait

que dans quelques secondes il ne lui serait plus possible d'empêcher l'attaque; — voyons — faites vos conditions vous-mêmes!... — à quel prix voulez-vous m'obéir?...

— Vous nous donnerez vingt pièces d'or à chacun, capitaine,— reprit Hermann, — ou sinon nous courrons la chance...

— Soit, — répliqua Denis, — vingt pièces d'or à chacun, c'est convenu...

— N'importe, — murmura le bandit, — c'est dommage! . une belle femme ça vaut mieux que de l'argent!...

Le carrosse avançait toujours.

Enfin il atteignit l'entrée du petit bois.

Le postillon, — comme s'il eût deviné que l'endroit était dangereux, — excita son attelage du fouet et de l'éperon.

Les chevaux prirent le galop et entraînèrent rapidement Marguerite et Mina, qui ne se doutaient guère du terrible péril auquel elles venaient d'échapper.

§

Revenons, s'il vous plaît, au château de Falkenhorst, le surlendemain de la soirée pendant laquelle s'étaient passés les incidents mis par nous sous les yeux de nos lecteurs.

Les gentilshommes de grand chemin, revenus depuis deux heures dans leur aire, achevaient de souper.

Denis quitta pendant un instant la salle voûtée où toute la bande se trouvait rassemblée.

Il revint, apportant un petit sac rempli d'or qu'il posa sur la table.

— Camarades, — dit-il en ouvrant ce sac, — je suis votre débiteur et je vais vous payer...

Et il donna successivement vingt pièces d'or à chacun des bandits qui avaient assisté à l'expédition de l'avant-veille.

Hermann seul parut être oublié par lui dans cette distribution.

Mais il ne pouvait s'accommoder de cet oubli ; — aussi se leva-t-il de table en s'écriant :

— Eh bien ! et moi, capitaine, et moi ?.. est-ce que je ne dois pas recevoir comme les autres ce qui me revient ?...

— C'est juste, — répliqua froidement Denis, — il est juste de te payer, et même de te payer double !... viens chercher ton or...

Hermann s'avança.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas, Denis, de la main gauche, lui jeta les pièces d'or, tandis que de la droite, prenant un pistolet à sa ceinture, il le lui déchargeait en pleine poitrine.

Le brigand tomba raide mort.

Alors Denis s'écria, au milieu de la stupeur générale :

— Voilà ce que je lui devais pour avoir mis aux enchères la volonté de son capitaine, comme le ferait un usurier juif avec un débiteur affamé !... — il en arriverait autant à quiconque essaierait d'imiter son exemple !... — Jetez ce corps aux oubliettes, et répandez du sable sur le sang...

Les ordres de Denis Poulailler furent

exécutés à l'instant même et avec une obéissance passive.

L'acte de farouche énergie du jeune chef, venait de raviver pour longtemps son autorité de capitaine.

§

Nous avons entendu Denis répondre à Marguerite, sur le sommet du mont Elster, qu'il ne la reverrait jamais; — il était de bonne foi en parlant ainsi.

Pour la première fois depuis qu'il était homme, en présence de cette enfant adorable dont il venait de sauver la vie, il avait éprouvé un sentiment doux et tendre, et tel qu'aurait pu le ressentir la plus candide et la plus honnête nature.

La brune et charmante fille du baron de

Kergen lui était apparue comme une de ces visions angéliques qu'on ne peut oublier et qu'on garde, ainsi qu'en un sanctuaire, dans quelque recoin caché du cœur.

Instinctivement, il voulait conserver à cette vision sa pureté et son éclat primitifs.

Il sentait bien qu'entre l'ange et le bandit l'abîme était trop profond pour être jamais comblé et que, s'il cherchait à se rapprocher de la chaste enfant, ce ne serait que pour la flétrir.

Aussi sa résolution de ne jamais revoir Marguerite était prise, et d'une façon qui lui semblait irrévocable.

Mais Denis ne s'était point bien rendu compte, dans le premier moment, du sentiment qu'il éprouvait.

Ce sentiment, c'était de l'amour.

C'en est dire assez pour que nos lecteurs comprennent combien devait être fragile une résolution prise par un homme aussi peu accoutumé à triompher de ses passions et à se vaincre lui-même.

Denis, cependant, lutta, — mais cette lutte ne fut pas longue, et l'issue ne pouvait être douteuse.

Quelque jours s'étaient à peine écoulés, que Denis n'avait plus qu'une pensée, plus qu'un but, plus qu'un désir, — c'était de courir au château de Kergen et de se retrouver auprès de cette même jeune fille qu'il s'était juré de ne revoir jamais.

Seulement, cette étrange modification dans ses projets pouvait entraîner pour lui des dangers réels.

D'abord, il lui fallait se mettre en vue,

d'une manière toujours fâcheuse dans sa position.

Ensuite, pendant son séjour chez le vieux châtelain, mille circonstances fortuites pouvaient venir révéler son identité avec le chef redouté des gentilshommes de grand chemin.

Et alors...

Mais Denis ne voulait pas se préoccuper de tout cela, et il ne cherchait qu'un moyen de se revêtir d'une individualité d'emprunt, assez vraisemblable pour favoriser ses projets naissants.

## XI

### Kergen.

Denis se souvint fort à propos que, deux ou trois mois avant cette époque, un jeune gentilhomme français, voyageant à cheval avec son laquais, était tombé entre les mains d'un détachement de la bande que commandait Roncevaux.

Ce gentilhomme avait été tué dans le

feu de l'action, en se défendant avec un courage désespéré.

Son cheval était par conséquent tombé au pouvoir des bandits, ainsi que sa valise qui renfermait certains papiers, auxquels dans ce temps-là Denis n'avait pas fait grande attention, et qui avaient été jetés dans un coin.

Denis fit chercher ces papiers qu'on retrouva sans peine, et les examina avec soin.

C'était d'abord un passeport au nom du chevalier *Raoul-Hector de Navailles.*

L'âge et le signalement s'accordaient d'une façon presque identique avec l'âge et l'apparence de Denis.

Il y avait en outre plusieurs lettres de recommandation, adressées à des banquiers, à de riches commerçants et à de nobles

personnages des principales villes d'Allemagne.

D'autres lettres, écrites de France au chevalier de Navailles, renfermaient des détails de famille que notre héros étudia avec un soin tout particulier et dont il se promit bien de faire son profit en temps et lieu.

Denis, ensuite, remplit de son plus beau linge et de ses vêtements les plus élégants la valise même de celui dont il allait usurper le nom.

Il mit dans sa poche une bourse pleine d'or.

Il fit seller le meilleur cheval des écuries, — la valise fut ajustée derrière la selle en guise de porte-manteau, et, ces différents préparatifs accomplis, il envoya chercher le lieutenant.

Ce dernier ne se fit point attendre.

— Vous me demandez, capitaine? — fit-il en entrant dans la chambre somptueusement meublée, qui avait servi successivement au major et à son assassin.

— Oui, — répliqua Denis.

— J'attends vos ordres.

— Roncevaux, je quitte Falkenhorst.

— Aujourd'hui, capitaine?

— A l'instant même.

— Pour longtemps?

— Je ne le pense pas. — Vraisemblablement mon absence ne durera que quelques jours.

— Et puis-je, sans indiscrétion, capitaine, vous demander où vous allez?

— Je ne le sais pas moi-même; — j'ai la

fantaisie de courir un peu le pays... de marcher tout droit devant moi, et de chercher des aventures pour mon propre compte...

— Comme un véritable chevalier errant des temps passés?

— Précisément.

— Et, qui emmenez-vous avec vous, capitaine?

— Personne.

— Quoi! vous partez seul?

— Oui.

— Est-ce bien prudent?

— Je n'ai pas l'habitude de craindre le danger. — D'ailleurs, seul, je serai plus libre.

Roncevaux s'inclina en signe d'adhésion.

Puis il reprit :

— En votre absence, capitaine, que ferons-nous ?

— C'est de cela, précisément, que je veux vous parler.

— J'écoute, capitaine.

— En mon absence, Roncevaux, je remets entre vos mains mon autorité tout entière...

— Je tâcherai de me montrer digne de cette confiance.

— Donnez-moi le parchemin qui est sur cette table, Roncevaux.

— Le voici, capitaine.

Denis prit une plume et écrivit les lignes suivantes :

« *Au moment de m'éloigner du château de* « *Falkenhorst pour quelques jours, je déclare* « *que j'investis mon lieutenant Roncevaux de* « *toutes les prérogatives de mon titre de capi-* « *taine,*

« *Celui qui ne lui obéirait point et qui se li-* « *vrerait à son égard à quelque acte d'insubor-* « *dination, serait puni comme s'il me désobéis-* « *sait à moi-même.*

*Fait et donné au château de Falkenhorst,* « *le onzième jour du mois d'août de l'année* « *mil sept cent****

« *Jean Denis*, CHEVALIER DE POULAILLER, « capitaine des gentilshommesde grand chemin.

Lorque Denis eût achevé d'écrire, il tendit le parchemin à Roncevaux.

— Voici de pleins pouvoirs en bonne forme, — lui dit-il ; — muni de cette pièce, vous pouvez tenter toutes les expéditions dont le résultat vous semblera devoir être favorable... — En un mot, jusqu'à mon retour, vous êtes le maître et le capitaine.

Roncevaux protesta de nouveau du bon emploi qu'il ferait de son autorité passagère.

Puis, Denis, allant rejoindre son cheval qu'on avait conduit à l'issue extérieure du souterrain, s'élança légèrement en selle, et, comme la jument mécklembourgeoise qu'il montait était une trotteuse hors ligne, il partit à une allure assez rapide pour faire au moins cinq lieues à l'heure. — Son épagneul *Fido* le suivait gaîment.

Nous ne l'accompagnerons pas dans son

voyage, — quant à présent du moins, — et nous demanderons à nos lecteurs la permission de les conduire au château de Kergen, vers lequel il se dirigeait.

§

Le baron de Kergen était le dernier rejeton, en ligne masculine, d'une de ces vieilles souches de l'aristocratie allemande, dont les racines se perdent dans les ténèbres du moyen-âge.

A une époque plus reculée, le château de Kergen s'élevait comme un nid d'aigle au sommet d'une montagne abrupte et rocheuse, dont les flancs nus ne souffraient d'autres végétation que celle de maigres bruyères.

C'était aux jours lointains où les barons pillards s'élançaient de leurs castels, com-

me de véritables oiseaux de proie, pour s'emparer de ce qui passait à leur portée et se trouvait à leur convenance.

Mais, peu à peu, l'inexorable faulx du temps avait découronné la montagne de son diadème de tourelles féodales.

L'ancien château était devenu un monceau de débris que recouvrait de son manteau verdoyant le lierre, ce fidèle courtisan de toutes les ruines.

De cette humiliation du manoir antique il ne faudrait pas conclure que la maison de Kergen se fût amoindrie ou qu'elle eût perdu de son importance dans la contrée.

Non pas !

Elle s'était seulement transformée avec son époque.

Au pied de la montagne qui supportait

les ruines moussues dont nous venons de parler, s'étendait un parc de quatre cents arpents, magnifiquement boisé de chênes, d'ormes et de sapins séculaires.

Au milieu de ce parc s'élevait un château moderne, c'est-à-dire dont la construction était contemporaine du règne de Louis XIII.

Ce château, bâti par un architecte venu de France, était construit en briques rouges, que les années avaient brunies.

Les angles, les cordons, les encadrements des portes et des fenêtres, ainsi que les couronnements des mansardes étaient en pierre de taille vermiculée.

Bref, ce grandiose édifice, à toits pointus et à girouettes armoriées, rappelait vaguement le palais de Fontainebleau.

Les jardins qui entouraient immédiatement le château, et qu'il fallait traverser pour arriver aux futaies du parc, ne laissaient rien à désirer sous le rapport du style rococo le plus exquis.

Ce n'étaient partout que charmilles taillées en voûtes, en parasols, en murailles, — formant des quinconces et des labyrinthes.

Partout des ifs affectant les formes les plus bizarres ; — partout des bassins d'où s'échappaient des jets d'eau qui pouvaient rivaliser avec ceux de Versailles.

A l'angle de chaque allée, sur des piédestaux de granit, s'élevaient des statues mythologiques, qui, dans leur classique nudité, semblaient grelotter sous le ciel souvent brumeux de la froide Allemagne.

Les domaines dépendant du château de Kergen rapportaient, bon an, mal an, quarante mille livres de rentes, — ce qui en représente au moins soixante-dix ou quatre-vingt d'aujourd'hui.

Les barons de Kergen, propriétaires successifs de ces beaux domaines, étaient, nous le répétons, des gens de très vieille et très noble souche.

Plusieurs avaient rempli, à différentes époques, de grandes charges dans l'État.

Tous avaient tiré l'épée avec honneur au service de leur pays.

L'un des plus amers chagrins du baron Réginald de Kergen, alors vivant, était de penser que son illustre race allait s'éteindre en lui.

Nous disons *s'éteindre*, car le baron

n'ayant que deux filles le nom et les armoiries de Kergen allaient, après lui, se trouver effacées du grand livre d'or de la noblesse d'Allemagne.

Mais le mal était sans remède.

Hâtons-nous d'ajouter que ce vif chagrin n'empêchait point le vieux baron d'aimer ses deux filles avec la plus touchante tendresse, et de concentrer en elles et sur elles toutes les affections et tous les espoirs de sa vieillesse.

Nos lecteurs connaissent déjà Marguerite et Mina. — Ils savent, par conséquent, que toutes deux étaient de ravissantes jeunes filles.

Réginald les avait eues à un âge déjà très avancé, et alors qu'il avait à peu près perdu tout espoir de devenir père.

De plus, la baronne de Kergen, la douce compagne de sa vie, était morte un an après avoir donné naissance à sa seconde fille.

Toutes les facultés aimantes du baron s'étaient donc trouvées concentrées sur ces deux petites créatures qui lui souriaient dans leur berceau.

Aussi, nous le répétons, la tendresse que lui inspiraient Marguerite et Mina était de l'adoration.

Sans doute, pour avoir un héritier de son nom et de ses armes, il aurait donné la moitié de sa fortune et les dernières années qui lui restaient à vivre.

Mais cependant, si on lui avait pu proposer de voir une de ses filles se transformer en un fils, — nous n'affirmerions point qu'il y eût consenti.

## XII

### L'Arrivée.

Les soirées d'automne étaient fraîches.

Le baron de Kergen, assis auprès d'un grand feu qui flamboyait dans l'âtre d'une haute cheminée armoriée, lisait avec recueillement un énorme volume in-quarto, relié en maroquin vert, avec des coins et des fermoirs en argent.

Ce volume n'était autre que le célèbre *Traité de Vénerie* d'un écrivain français, messire Jacques du Fouilloux, gentilhomme Poitevin.

Réginald de Kergen atteignait sa soixante et onzième année.

Sa taille haute et droite, son allure ferme, annonçaient d'une façon irrécusable qu'il supportait gaillardement le fardeau de l'âge, et bien des jeunes gens lui auraient envié les restes de sa vigueur d'autrefois.

Grand chasseur et écuyer intrépide, le baron passait des journées entières à la chasse et à cheval sans éprouver la moindre fatigue, et c'est sans doute à l'habitude de ces exercices violents qu'il fallait attribuer en grande partie sa verdeur singulière et son admirable conservation.

Rien ne se pouvait voir de plus vénérable que la tête de ce beau vieillard.

Ses traits, fortement prononcés et d'une incontestable distinction, offraient une expression douce, bienveillante, et, si nous osons ainsi parler, véritablement *patriarcale.*

Ses cheveux, épais encore, et qu'il portait longs, étaient d'une blancheur sans mélange. — Leurs masses argentées encadraient son front haut et fier et ses joues hâlées par le grand air.

Ses grands yeux bleus avaient un regard vif et profond, qui devenait facilement aussi doux que le sourire de ses lèvres un peu épaisses.

Réginald portait habituellement un ha-

bit de chasse en drap gris, sur une veste de même étoffe et de même couleur.

Ses jambes, nerveuses et robustes, s'enfermaient tantôt dans de longues guêtres en cuir souple, tantôt dans des bottes à l'écuyère armées d'éperons d'acier.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs auprès de lui, il venait, en arrivant de la chasse, d'échanger ses hautes bottes contre des bas drapés et des souliers à boucles d'argent.

Deux grands lévriers, au poil rude, accoutumés à forcer le sanglier dans ses bauges les plus impénétrables, étaient couchés à ses pieds sur le parquet de bois de chêne, à compartiments curieusement travaillés.

De temps en temps ces nobles compa-

gnons levaient vers le vieux gentilhomme leur tête intelligente et semblaient la mettre à portée de sa main pour solliciter une caresse qu'il leur accordait sans conteste.

Peu à peu, si intéressante que fût la lecture à laquelle Réginald se livrait, il sembla cependant s'assoupir.

Ses yeux se fermèrent à demi, — sa tête, s'appuyant sur le dossier du fauteuil, se pencha lentement d'une épaule à l'autre, — Ses doigts ne tournèrent plus les feuillets du *Traité de Vénerie.*

Cet état de somnolence aurait pu durer longtemps, s'il n'avait été interrompu tout à coup d'une façon brusque et imprévue.

L'une des portes du salon s'ouvrit vivement, et Marguerite entra, ou plutôt s'é-

lança dans cette pièce en s'écriant d'une voix que rendait haletante une joyeuse émotion :

— Mon père.... mon père....

Les deux chiens bondirent jusqu'à leur jeune maîtresse dont ils se mirent à lécher les mains.

Le baron, réveillé en sursaut, ouvrit les yeux et releva la tête avec une précipitation pleine de trouble.

— Mon père... oh ! mon père, — répéta Marguerite.

— Eh bien ! chère fille ?... eh bien! qu'y a-t-il?... — demanda vivement Réginald.

— Bonne nouvelle!... bonne nouvelle!... il vient !...

— Il vient, dis-tu?...

— Oui, mon père.

— Qui donc?

— Lui!... lui!...

— Qui, lui?

— Vous ne devinez pas?

— Non, en vérité, pas le moins du monde...

— Eh bien! celui que vous aviez tant envie de connaître et d'embrasser!... — l'inconnu dont chaque jour vous bénissez le souvenir!... — LUI, enfin, LUI, notre sauveur du mont Elster...

A ces mots, l'exaltation de Réginald sembla presque aussi vive que celle de Marguerite.

— Il vient!... — répéta-t-il, — il vient!... où est-il?... où est-il?...

La jeune fille saisit son père par la main et l'entraîna jusqu'auprès de l'une des fenêtres.

— Regardez là-bas, — dit-elle.

Cette fenêtre donnait sur l'avenue, longue d'une demi-lieue, qui, depuis la grande route, conduisait au château.

A mi-chemin, à peu près, on voyait un cavalier qui s'avançait, au pas de son cheval, dans la direction du château.

La distance ne permettait point de se rendre compte des traits de ce cavalier.

Réginald secoua doucement la tête.

— Chère fille, — dit-il, — es-tu bien sûre de ne point te tromper? es-tu bien sûre que ce soit là ce brave jeune homme?

— Ah! — s'écria Marguerite, avec une

indéfinissable expression, — si j'en suis sûre!...

— Mais, il est impossible que, d'ici, tu distingues le visage de ce cavalier...

— N'importe, je le reconnais...

— Tu le reconnais?...

— Oui.

— Mais, à quoi?...

— Je ne pourrais le dire... car je ne le sais pas... mais je le reconnais...

— Enfin... — murmura Réginald avec un peu d'incrédulité, — tout à l'heure, nous verrons bien...

— Oui, mon père, — répondit Marguerite, — vous verrez... vous verrez, si je me trompe...

— Voilà qui est singulier, — poursuivit

le vieillard, — car enfin, moi, dont les yeux distinguent dans la nuée le faucon ou l'épervier, alors qu'ils ne paraissent encore qu'un point noir presque imperceptible, je vois au milieu de l'avenue un homme à cheval, sans doute, mais, quand bien même ce serait mon frère ou mon fils, je ne pourrais me vanter de le reconnaître...

Réginald et Marguerite avaient raison tous deux.

Marguerite était dans le vrai.

Le vieillard ne se trompait point.

A une semblable distance les yeux du corps étaient insuffisants, mais c'était avec ceux du cœur que Marguerite reconnaissait le nouveau-venu.

La jeune fille n'avait point quitté la main de son père.

Elle l'entraîna hors du salon et le conduisit en haut de cet escalier formant terrasse qui dominait la cour d'honneur.

En ce moment, Denis, dont le regard perçant distingua deux êtres animés sur la plus haute marche du perron, mit son cheval au galop.

Cette allure rapide grandit le cavalier comme par enchantement.

Bientôt ses traits, et les détails de son costume, devinrent parfaitement distincts.

Alors Marguerite, qui sentait battre violemment son cœur dans sa poitrine émue, s'écria, avec un accent de joie et de triomphe :

— Eh bien, mon père !... eh bien ! vous voyez !...

— C'est donc bien lui? — demanda Réginald.

— Oui, c'est lui, mon père!... c'est bien lui!...

Cependant Denis avait franchi le reste de la distance qui le séparait des premières marches du perron.

Il arrêta son cheval avec toute la grâce d'un cavalier accompli, il sauta légèrement à terre, et, jetant la bride sur le cou de sa monture, il mit le chapeau à la main et s'inclina profondément devant le baron qui, de son côté, venait à sa rencontre.

— Monsieur le baron, — dit-il, — j'espère que vous excuserez la liberté que je prends de me présenter ainsi chez vous, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, mais...

Denis ne put en dire davantage.

Réginald l'interrompit vivement.

— Vous excuser !... — s'écria le vieillard, — vous excuser d'être ici, chez celui qui vous doit plus que la vie !... Ah ! mon enfant... mon fils... vous voyez bien que mes bras vous sont ouverts et que mon plus ardent désir est de pouvoir vous presser contre mon cœur...

Et, en effet, le baron s'avançait vers Denis, les bras étendus.

Le vieillard et le jeune homme s'unirent dans une étreinte affectueuse.

Le prétendu chevalier de Navailles s'inclina ensuite devant Marguerite dont une vive rougeur vint colorer le front et les joues.

— Ah ! monsieur... — murmura-t-elle,

— pourquoi, quand je vous suppliais, m'avoir si longtemps refusé?... mais, enfin, puisque vous êtes venu... puisque vous voilà... je vous pardonne le chagrin que vous m'avez fait...

Denis saisit la petite main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec l'expression d'une émotion passionnée.

— Mon ami... mon enfant... — dit Réginald en s'adressant à Denis, — vous devez avoir besoin de vous reposer... vous avez faim peut-être... venez avec moi dans ce château qui désormais est le vôtre aussi bien que le mien...

Et, tout en parlant ainsi, le vieillard faisait un mouvement pour remonter avec son hôte et avec sa fille les marches du perron.

Mais voici que, soudain, les deux grands lévriers qui avaient accompagné leur maître et qui se tenaient un peu en arrière, hérissèrent leur poil, firent entendre un sourd grondement et montrèrent au jeune homme une double rangée de dents blanches et menaçantes.

— Arrière Pluton !... arrière Phanos !... — cria Réginald irrité, — qu'avez-vous donc fait de votre instinct, méchants animaux !! Ne voyez-vous donc pas qu'il ne faut point gronder et montrer les dents contre l'ami qui m'accompagne, mais ramper devant lui et lui lécher les mains en signe d'affection et de reconnaissance ?..

Pluton et Phanos ne tinrent aucun compte de cette admonestation.

Leur grognement sourd se changea en

hurlement rauque et ils n'adoucirent point l'étincelle de leurs yeux farouches.

— Monsieur le baron, — dit Denis avec un sourire un peu contraint, — décidément je suis suspect à vos beaux lévriers!..

— Ah ! — répliqua monsieur de Kergen, — c'est bien étrange et je n'y comprends rien !... pour la première fois de ma vie, je vois en défaut l'admirable instinct des chiens de cette race !... allons, au chenil, vilaines bêtes !...

Et le baron accompagna ces dernières paroles d'un violent coup de pied envoyé à chacun des lévriers.

Pluton et Phanos, ainsi maltraités, s'enfuirent, mais ils continuèrent, de loin, à hurler d'une façon sinistre.

— Ma vieille nourrice dirait que c'est un présage de mauvais augure... — murmura Marguerite, attristée, malgré elle, au milieu de sa joie.

## XIII

### L'Incendie.

Le moment serait arrivé de tracer les lignes riantes d'un tableau doux et frais.

On devine que nous voulons parler des bucoliques amours de Denis Poulailler et de la charmante et naïve Marguerite de Kergen.

Mais, à quoi bon?

A peine aurions-nous ébauché les premiers plans de ce tableau gracieux, que nous verrions d'une façon subite les couleurs de notre palette s'assombrir et l'idylle tourner au drame.

Contentons-nous donc d'un précis historique tracé rapidement, et avec toute la sécheresse des classiques petits ouvrages du révérend père Loriquet.

Nous le savons depuis longtemps, Denis aimait Marguerite.

De son côté la jeune fille avait donné tout son cœur et toute son âme à celui qu'elle croyait être le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Comment ne l'aurait-elle pas aimé?

N'était-il pas jeune et beau, et brave, et

dévoué? — Ne lui avait-il pas sauvé la vie?

Enfin — et nos lecteurs en conviendront sans peine — Denis Poulailler, sous son éclatant pseudonyme, se présentait dans les meilleures de toutes les conditions requises pour être un véritable héros de roman.

Quant au vieux baron de Kergen, il était le spectateur tranquille et souriant de cette églogue.

Dans son cœur, il appelait déjà son fils celui qui avait été le sauveur de sa fille.

Rien au monde, d'ailleurs, ne pouvait exciter sa méfiance ou faire naître quelques soupçons à l'endroit de Raoul de Navailles.

Lors d'un voyage en France qui remon-

tait à des années déjà bien éloignées, il s'était trouvé en rapport avec plusieurs membres de la ma maison de Navailles, qu'il savait riche, considérée, et sur un fort bon pied à la cour.

Le baron ne pouvait donc considérer que d'un œil favorable une alliance avec les Navailles.

Sans aucun doute, son premier soin aurait dû être d'écrire à Paris où il avait conservé quelques relations, et de demander des renseignements étendus sur le compte du chevalier Raoul, mais, nous le répétons, le bon vieillard était complètement aveuglé par la reconnaissance qu'il avait vouée au jeune homme et par la sympathie qu'il ressentait pour lui.

Denis, d'ailleurs, n'avait tenté encore aucune démarche officielle, et, depuis deux

semaines, il habitait le château de Kergen, sans avoir fait une seule ouverture au baron, relativement à ses désirs et à ses espérances.

Ses *espérances*, avons-nous dit.

Qu'espérait-il ? que pouvait-il espérer?

Denis, nous l'affirmons, ne le savait pas lui-même d'une façon bien distincte, dans les premiers moments.

Il y avait autour de Marguerite une atmosphère de si angélique chasteté que la pensée d'une séduction honteuse ne se présentait même pas au jeune homme.

Un mariage?...

Denis rejeta d'abord cette idée comme inacceptable, mais, peu à peu, il y revint.

Que fallait-il, en effet, pour qu'une union fût possible entre Marguerite et lui ?

Eh ! mon Dieu, soutenir jusqu'au bout ce rôle qu'il avait commencé à jouer. — continuer à porter ce nom et ce titre d'emprunt qu'il avait revêtus.

N'était-ce pas facile ?

Restaient des difficultés matérielles — les papiers de famille — les actes de propriété qu'il lui faudrait produire.

Mais, pour le capitaine des gentilshommes de grand chemin, ceci n'était que bagatelle, et toutes les grandes villes d'Allemagne recelaient des faussaires assez habiles pour lui procurer, à prix d'or, les actes et les parchemins qui lui manquaient.

Lorsque Denis eut calculé les chances bonnes et mauvaises du plan que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, et quand il eut compris que pres-

que toutes ces chances étaient en sa faveur, il eut comme un éblouissement.

Il se vit le mari d'une femme jeune et charmante qu'il aimait, et de laquelle il était aimé. — Il se vit le maître d'une dot considérable, l'héritier futur d'une magnifique fortune.

Lui, dont nous connaissons les instincts aristocratiques, il allait vivre d'une nouvelle vie (celle qu'il avait toujours rêvée et s'incarner pour ainsi dire en un véritable gentilhomme).

Adieu à son existence aventurière d'autrefois !... Adieu aux gentilshommes de grand chemin, ses soldats, ses complices !...

Denis Poulailler, le bandit, n'avait jamais existé !... — Raoul de Navailles, l'élé-

gant seigneur français, n'avait jamais cessé de vivre !...

L'essentiel, pour Denis, était de faire perdre complètement sa trace à ses anciens compagnons, afin d'éviter qu'il vinssent un jour réclamer leur part de l'heureuse fortune échue à leur capitaine.

Rien n'était plus simple que d'arriver à ce résultat.

Une fois son mariage décidé, Denis retournerait pour quelques heures à Falkenhorst, afin de se munir de tout l'or qui composait sa fortune et qu'il avait déposé dans une cachette introuvable.

Ensuite il quitterait de nouveau ses compagnons, en investissant Roncevaux de l'autorité absolue, d'une façon définitive,

et en annonçant qu'il allait jeter en France les fondements d'une opération gigantesque.

Aussitôt après l'accomplissement du mariage, Denis comptait voyager pendant plusieurs années.

Ajoutons qu'il se promettait bien, avant son départ, de mettre la police allemande sur la voie des gentilshommes de grand chemin, et cela par des avis anonymes, si clairs, si pressants, si détaillés que, vraisemblablement, aucun homme de la bande n'aurait la chance d'échapper aux recherches.

La roue et le gibet en feraient ensuite bonne et prompte justice, et Denis se trouverait ainsi délivré d'un souci grave.

On voit combien ce petit plan, sagement

conçu, offrait de chances de succès et comment notre héros, dans ses projets d'avenir, ne mentait ni à ses antécédents ni à son caractère bien connu.

Maintenant, reprenons notre récit, un instant interrompu par les pages qui précèdent.

§

Une nuit, vers les deux heures du matin, les habitants du château de Kergen furent tout à coup réveillés par un grand bruit.

Les domestiques allaient et venaient dans les corridors avec des exclamations confuses.

On entendait dans la cour des pleurs et des gémissements.

Denis et le baron furent sur pied en même temps l'un que l'autre et se rencontrèrent dans le vestibule.

— Monsieur le baron ? — demanda le jeune homme — qu'y a-t-il donc ?

— Nous allons le savoir.. — répondit Réginald et faisant quelques pas vers la porte de la cour.

Plusieurs domestiques, portant des torches et des flambeaux, étaient rassemblés autour d'une jeune fille à peine vêtue, — les cheveux épars, les pieds nus et ensanglantés.

A demi renversée en arrière, et adossée aux premières marches de l'escalier, elle sanglotait, elle se tordait les bras, et donnait les signes les moins équivoques du plus violent désespoir.

Tout le monde la questionnait à la fois, et c'est à peine si on pouvait lui arracher quelques réponses incohérentes.

Le baron s'approcha de cette jeune fille, qui, à sa vue, fit un effort pour se soulever, mais se laissa retomber presqu'aussitôt.

— Dieu me pardonne!.. — S'écria le baron au bout d'un instant — mais c'est la petite Röschen...

— Oui... Monsieur le baron... C'est-elle — répondirent dix voix à la fois.

— Eh bien Roschen, mon enfant, — demanda vivement Réginald, — que faites-vous donc ici, à cette heure et dans cet état?..

La jeune fille entrouvrit les lèvres, mais des sanglots lui coupèrent la parole.

Cependant elle finit par murmurer, d'une façon à peine distincte :

— Mon père!.. mon pauvre père!..

— Lui serait-il arrivé quelque chose?.— s'écria le baron.

Roschen se tordit les mains avec un redoublement de désespoir, et ne pût que balbutier ce mot sinistre :

— Mort!..

— Mort !... — Répéta Réginald avec épouvante et avec stupeur.

— Assassiné... Monsieur le baron... ils l'ont assassiné !..

— Quand?.

— Il y a une heure.

— Où?

— Dans notre maison en feu...

— Roschen, est-ce possible?... Il me semble, en vous écoutant, que je fais un mauvais rêve...

— Je l'ai vu... je l'ai vu se débattre... lutter... tomber... mon pauvre père!.. il s'est défendu comme un vieux soldat qu'il était... et moi je l'aidais de mon mieux... mais ils étaient les plus forts, ces hommes... ils étaient nombreux... ils étaient armés... ils ont tué mon père!..

— Ces hommes, Roschen!.. ces hommes!.. au nom du ciel, de quels hommes parlez-vous?..

— Des brigands vêtus de noir et masqués qui, au moment où nous dormions, ont forcé les portes de notre pauvre maison... Tenez, monsieur le baron, regardez là-bas... voyez-vous comme le ciel est rouge,.. eh, bien! c'est l'incendie... c'est le feu qui dévore la demeure et le corps de mon père!..

En ce moment, la jeune fille fut saisie

d'une crise nerveuse tellement violente qu'elle se débattit dans d'horribles convulsions.

— Des chevaux !.. — cria Réginald — des chevaux et des armes !.. à cheval !.. tout le monde à cheval !

Les domestiques se précipitèrent en désordre du côté des écuries pour obéir au plus vite aux ordres de leur maître.

## XIV

### Les Bandits.

Quelques minutes suffirent aux valets pleins de zèle, et éperonnés d'ailleurs par la gravité de la situation, pour amener devant le perron cinq ou six chevaux tout sellés.

D'autres domestiques apportèrent des pistolets qui furent placés dans les fontes, et des épées que le baron et son hôte atta-

chèrent à la hâte autour de leur taille.

Ensuite, Réginald se mit en selle avec toute la légèreté d'un jeune homme, et, suivi de Denis et de quelques valets, il lança son cheval au grand galop dans la direction de cet incendie dont les rouges lueurs embrasaient à l'horizon le ciel noir.

La vélocité de cette course était si grande qu'aucune parole ne fut échangée chemin faisant.

Denis se sentait en proie à une vague inquiétude.

Instinctivement, il lui semblait deviner que les gentilshommes de grand chemin ne devaient point être étrangers à ce qui se passait!

Or, leur présence en cette contrée aurait été pour lui du plus fâcheux augure.

La maison de Franck Ritter, le père de Roschen, était située à un peu plus d'un quart de lieue du château de Kergen, dont elle se trouvait séparée par une colline boisée.

Aussitôt que cette colline fut franchie, la maisonnette en feu apparut comme une fournaise ardente.

Déjà le toit s'était effondré.

Les quatre murailles encore debout servaient de foyer à l'incendie, et des gerbes de flammes montaient vers le ciel avec des myriades d'étincelles.

Rien, du reste, ne semblait déceler la présence de ceux qui avaient commis le crime.

Aucun être humain ne se montrait autour de la maison.

Quelques élans du galop fougueux de

sa monture suffirent pour amener le baron aussi près que possible de la ruine incandescente.

La solitude était en effet complète.

Seulement, sur la terre fraîchement remuée qui entourait le petit enclos, on distinguait les traces des pas de plusieurs hommes.

Ces traces conduisaient jusqu'à un bouquet de grands arbres, entourés d'un taillis assez épais.

Il était évident que huit ou dix chevaux avaient été attachés pendant un espace de temps assez long derrière ce taillis.

Il eut été facile, en plein jour, de suivre sur le gazon les pas de ces chevaux.

Mais, hors du cercle lumineux formé

par l'incendie, la nuit était profonde et il était impossible de rien distinguer.

Toutes les recherches, en supposant qu'elles pussent amener un résultat quelconque, devaient donc être remises au lendemain.

— Allons... — murmura le baron de Kergen — nous sommes arrivés trop tard ! Ce pauvre diable de Franck est en cendres depuis longtemps... que Dieu ait son âme... C'est un grand malheur pour Roschen, qui n'avait au monde que son père...

Et Réginald, tout en parlant ainsi, fit reprendre à sa monture la direction du château de Kergen, mais lentement et en laissant flotter la bride sur le cou du noble animal.

Denis en fit autant.

Il y eut un instant de silence entre le vieillard et son hôte. — Denis fut le premier à rompre ce silence.

— Baron... — dit-il.

Le vieillard tressaillit, en se voyant ainsi brusquement arraché à sa rêverie profonde.

— Eh bien, chevalier — demanda-t-il — que voulez-vous?

— Je voudrais savoir ce que vous pensez.

— A quel propos?

— A propos de ce qui vient de se passer.

— Je pense que c'est un crime odieux, abominable!

— Sans doute, mais...

— Mais, quoi?

— Devinez-vous par quel mobile les assassins ont été poussés à commettre ce crime?

— Oui, certes, je le devine...

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'une vengeance?

— Non pas!.. qui donc aurait pu chercher à se venger de l'inoffensif Franck Ritter?

— Est-ce donc la cupidité qui a causé la mort de ce malheureux?

— Oui... j'en ai la conviction la plus absolue.

— Etait-il riche?

— Oui, et non.

— Comment cela?

— Il était fort avare et passait pour avoir amassé une somme importante pendant les douze ou quinze années qu'il avait passées à mon service en qualité d'intendant.

— Ah ! — dit l'interlocuteur du baron — ce malheureux avait fait partie de votre maison ?

— Oui, et je crois qu'il m'avait servi avec conscience et fidélité. — On prétendait dans le pays que Franck cachait chez lui beaucoup d'or.

— Etait-ce vrai ?

— Je ne sais, mais, vrai ou non, ce bruit a coûté la vie au malheureux Ritter, ce dont je suis plus affligé que je ne saurai vous le dire, d'abord parce que Franck était un honnête homme et que je le re-

grette, et, ensuite et surtout, à cause de sa fille, la pauvre Roschen, dont vous avez vu le désespoir...

Denis inclina la tête sans répondre.

Il y eut, de nouveau, un instant de silence.

Puis, au bout de quelques minutes le jeune homme reprit :

— Croyez-vous, baron, que les assassins soient des gens de ce pays?

Le baron secoua la tête.

— Vous ne le croyez pas? — reprit le faux Raoul de Navailles.

— Non, — dit M. de Kergen.

— Pourquoi?

— J'ai la certitude, et je dirais plus, j'ai la preuve du contraire...

— Comment cela, baron?

— D'abord, tous ces paysans sont des gens honnêtes, incapables, je ne dirai pas d'une mauvaise action, mais d'un crime...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Soit. — Ceci est une présomption morale, mais les preuves dont vous parliez tout à l'heure?..

— Les voici : — Avez-vous entendu le récit entrecoupé de la pauvre Roschen ?

— Oui.

— Vous souvenez-vous qu'elle nous a dit que la maison de son père avait été envahie tout à coup par des hommes armés et masqués ?..

— Je m'en souviens.

— *Masqués*, notez bien ce point.— Vous vous rappelez en outre, que nous venons

d'observer les traces laissées par plusieurs chevaux, tout auprès de la demeure incendiée?

— Sans doute.

— Eh bien, de tout cela, il doit résulter pour vous, tout aussi évidemment que pour moi, cette éclatante vérité : les auteurs du crime qui vient d'être commis cette nuit appartiennent à une bande parfaitement organisée, commandée militairement, et qui couvre notre contrée du réseau sanglant de ses nocturnes forfaits...

Ce fut au tour du jeune homme de tressaillir en entendant ces paroles.

— Ce crime a-t-il donc des antécédents?... — s'écria-t-il.

— Quoi, — demanda le baron — depuis que vous êtes en Allemagne, vous n'avez entendu parler de rien?

— Non, en vérité...

— C'est bizarre!..... Dans les villes comme dans les villages, dans les châteaux comme dans les chaumières, on ne parle cependant que de cette troupe de bandits, dont le repaire reste inconnu, dont l'audace s'accroît chaque jour par l'impunité, et qui, comme s'ils étaient protégés par quelque puissance infernale, semblent être partout à la fois et commettront un crime, demain, à une distance fabuleuse de celui qu'ils auront commis aujourd'hui...

Denis sut commander assez à l'expression de son visage pour amener sur ses lèvres un sourire légèrement moqueur.

Le baron remarqua ce sourire, et il en demanda la cause.

— Que voulez-vous, cher baron — ré-

pondit le jeune homme— en France, nous ne pouvons pas nous décider à ajouter foi aux voleurs de grand chemin... et nous avons la mauvaise habitude de faire toutes sortes de mauvaises plaisanteries sur les troupes de bandits qui peuplent les forêts noires de votre brumeuse Allemagne...

— Ainsi, vous doutez?...— fit Réginald.

— Malheureusement je ne puis pas douter du crime, — le sang et le feu ne parlent que trop haut. — Je ne doute que de ces troupes si bien organisées dont vous me parliez tout à l'heure... Il me semble que, malgré vous, vous vous faites l'écho des poétiques exagérations de votre pays.

— Eh bien! si je vous disais qu'une personne de ma connaissance très intime, mon banquier, qui est en même temps l'un des plus riches commerçants de l'Al-

lemagne, a failli, il y a un an, périr victime d'une trame ourdie avec une habileté merveilleuse par les affidés de cette même bande dont vous semblez contester l'existence?..

— Mais, — interrompit le jeune homme — si je comprends bien vos paroles, la personne de qui vous me parlez a échappé au danger qui la menaçait?..

— Oui, mais presque par un miracle... pendant plusieurs mois, d'ailleurs, la vie de cette personne a été gravement compromise par les suites d'une blessure terrible, et elle a perdu des sommes immenses...

— Puis-je savoir son nom?

— Oh! sans doute... — ce nom est bien connu, et vous devez l'avoir entendu pro-

noncer plus d'une fois... c'est celui du fameux Van-Goët, de Cologne, et le drame dont je vais vous raconter les péripéties se passait dans l'auberge du *Faucon blanc*, au village de Goldner, sur les bords du Rhin...

En entendant prononcer ainsi à l'improviste le nom du juif qu'il avait frappé d'un coup de couteau, Denis, malgré tout son aplomb, devint extrêmement pâle.

Mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid.

Réginald n'avait point remarqué l'émotion passagère de son hôte.

## XV

### Amour.

Réginald reprit la parole et raconta à Denis toutes les péripéties de ce drame nocturne que celui auquel il s'adressait connaissait mieux que lui.

— Quand il eut achevé, il ajouta :

— Maintenant, mon cher chevalier, si vous doutiez encore de l'existence de cette

sinistre association de bandits, j'ajouterai qu'il ne se passe presque pas un jour sans qu'ils accomplissent quelque nouvel et sanglant exploit... — Le crime de cette nuit est un de leurs actes habituels, seulement ils ne s'étaient pas encore autant approchés de cette partie de l'Allemagne... — Me voici prévenu, je me tiendrai sur mes gardes, et, si les misérables s'attaquaient au château de Kergen, ils y trouveraient une résistance à laquelle, sans doute, ils sont loin de s'attendre...

— S'attaquer au château de Kergen... — répéta Denis — ils n'oseraient...

— Ah ! — répondit Réginald — je souhaiterais presque qu'ils le fissent !..

— Pourquoi donc ?

— Pour voir face à face cette poignée de

bandits qui font trembler l'Allemagne, et devant lesquels, je vous jure, le vieux gentilhomme qui vous parle ne reculerait pas.

— Baron — s'écria Denis — vous pouvez, le cas échéant, compter sur un bon coup d'épaule de ma part !

— Et pardieu, j'y compte aussi ! à nous deux, chevalier, je crois que nous aurions raison, sans trop de peine, de ces mystérieux héros du crime et de la nuit...

— Etranges héros !... — répéta le jeune homme — comment donc se fait-il que la police allemande n'en ait pas fini avec eux depuis longtemps ?

— Parce que, je vous le répète, ils sont invisibles et insaisissables comme de véritables esprits de ténèbres... seulement, sur

leur passage, ils laissent une trace de sang.

Après un instant de silence, Denis demanda :

— Comment m'avez-vous dit, baron, que se nommait ce banquier juif dont vous me parliez tout à l'heure?..

— Van-Goët.

— Est-il de ce pays?

— Il habite habituellement Cologne, — je croyais vous l'avoir dit aussi...

— Et vous le connaissez personnellement?

— Oui, et beaucoup. — Van-Goët est mon banquier, et c'est de sa bouche que je tiens les détails que je vous donnais il n'y a qu'un instant.

— Vient-il quelquefois vous rendre visite en votre château de Kergen?

— Toutes les fois que ses affaires l'amènent dans ce pays ; — il lui arrive assez souvent de passer deux ou trois jours avec nous.

— L'attendez-vous prochainement?

— Oh! je ne pense pas qu'il vienne de sitôt... — J'ai ouï dire qu'il était en ce moment en France, à Paris.

Denis interrompit ses questions, dont le baron aurait pu s'étonner si elles s'étaient prolongées plus longtemps.

Les deux interlocuteurs venaient de tourner la colline qui se trouvait entre la maison incendiée et le parc du château.

— Ah! — murmura Réginald — mon cœur se brise quand je pense au désespoir de cette malheureuse Roschen...

— A-t-elle d'autres parents? — demanda Denis.

— Aucun.

— Quelques ressources?

— Pas la moindre. — Son père n'avait d'autre fortune que la maison qui est brûlée, et l'argent qui a été cause de sa mort et qu'il prêtait, à intérêts, aux paysans des environs...

— Mais, alors, que va donc devenir cette pauvre enfant?

— Ah! quand à cela, n'en soyez point inquiet — je la garderai au château, où elle deviendra la compagne et la première femme de chambre de mes filles.

Les chevaux ne tardèrent point à s'arrêter devant le perron du château.

Roschen n'était plus là.

Marguerite et Mina l'avaient fait monter dans leur chambre et s'efforçaient, sinon de la consoler, au moins de lui rendre un peu de calme et de modérer la déchirante expression de son désespoir.

Le baron et Denis regagnèrent leurs appartements et se mirent au lit.

Mais il fut impossible au jeune homme de fermer l'œil pendant bien des heures,

Malgré lui, toutes sortes de prévisions funestes se présentaient à son esprit.

Il ne pouvait douter que les gentilshommes de grand chemin, commandés par Roncevaux, ne fussent les auteurs de l'assassinat de Ritter et de l'incendie de sa maison, et il maudissait la fatalité qui avait amené aussi près de lui ces hommes qu'il

avait un tel intérêt à voir éloignés en ce moment.

— Certes, — ajoutait Denis avec une terreur superstitieuse, — le hasard est contre moi !.. si le malheur veut que les gentilshommes de grand chemin viennent attaquer ce château et me reconnaissent, tout est perdu !.. — Adieu mes beaux rêves !.. adieu mes douces espérances !..

« Comment conjurer ce malheur ?..

Denis cherchait, et ne trouvait rien.

Cela dura jusqu'au matin.

Enfin, au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient à l'orient, un sommeil qui se prolongea pendant deux ou trois heures vint fermer les yeux de notre héros.

Quand il se réveilla, la fièvre de son

sang et de ses pensées s'était un peu calmée et il se sentait moins disposé à douter de l'avenir et de sa bonne étoile.

Et, tout en sautant en bas de son lit, il murmurait cette phrase que nous lui avons déjà entendu répéter plus d'une fois :

— Le diable me protègera !.. ne suis-je pas donné au diable ?

§

Ce même jour, le baron de Kergen, ainsi qu'il en avait formé le projet la nuit précédente, entreprit une sorte d'enquête, dont le but était de découvrir la retraite des assassins incendiaires.

Cette enquête n'amena absolument aucun résultat.

Un ruisseau rapide, mais sans profondeur, circulait à quelques centaines de pas du théâtre du crime.

Les bandits, avec cet instinct merveilleux que l'américain Cooper prête à ses Mohicans, avaient fait entrer leurs chevaux dans le lit de ce ruisseau, de façon à ce qu'il devint complètement impossible de les suivre à la trace.

— Voilà des gens bien habiles et bien redoutables !.. — s'écria le baron, quand il se fut aperçu de la circonstance que nous venons de mentionner.

— Allons — pensa Denis de son côté — les gentilshommes de grand chemin sont commandés de main de maître, et Roncevaux deviendrait un grand homme si je ne l'arrêtais en route !..

. . . . . .

Le soir du même jour, Marguerite et Denis se rencontrèrent dans l'une des allées les plus solitaires du parc.

Nous savons que les deux jeunes gens s'aimaient, mais qu'ils ne se l'étaient jamais dit.

Marguerite, comme toutes les jeunes filles dont l'amour s'unit à une ignorance complète du danger et à une chasteté absolue, était étrangère à toute pruderie ridicule.

Elle ne hâta donc point le pas, en voyant Denis s'approcher d'elle, et elle n'eut seulement point la pensée de l'éviter.

Seulement son cœur battit plus vite et une légère teinte rose vint colorer ses joues veloutées.

Marguerite et Denis essayèrent d'échanger quelques paroles banales.

Mais ces paroles, que leurs lèvres seules murmuraient, résonnaient faux à leurs oreilles et formaient une discordance étrange avec ce qui se passait dans leur cœur.

Au bout d'un instant, tous deux se turent, et ils continuèrent à marcher à côté l'un de l'autre, lentement et en silence.

Ce silence était rempli d'une émotion charmante et d'un trouble délicieux.

Sans échanger un seul mot, ces amoureux se comprenaient.

— Mademoiselle — dit enfin Denis d'une voix légèrement tremblante — vous sou-

venez-vous de notre première entrevue, sur le sommet du mont Elster?..

— Comment pouvez-vous me le demander? — murmura la jeune fille.

— Avec cette grâce adorable qui est dans tout ce que vous faites, vous m'engagiez à venir au château de Kergen...

— Et vous résistiez à mes prières...

— A vos prières et au vœu de mon cœur.

— Et pourquoi cette résistance?.. — Je ne l'ai jamais bien comprise, monsieur Raoul.

— Peut-être était-ce un pressentiment...

— Que voulez-vous dire?

— Qui sait si je ne partirai point d'ici

bientôt, triste et désespéré, y laissant mon bonheur et le repos de toute ma vie...

Marguerite pâlit.

— Oh! mon Dieu! — s'écria-t-elle — oh! mon Dieu!

— Qui sait, — poursuivit le jeune homme — s'il n'eût pas mieux valu, pour moi, mourir que de vous rencontrer!.. qui sait si de cette rencontre ne découlera point pour moi une souffrance amère et sans bornes...

— Mais pourquoi?.. pourquoi donc?.. — murmura Marguerite éplorée.

— Parce que, — répondit le jeune homme — je n'ai plus qu'à mourir, si vous ne m'aimez pas!..

Un sourire d'une expression ravissante entr'ouvrit les lèvres roses de Marguerite

et découvrit ses petites dents d'une cheur nacrée.

— Si je ne vous aimais pas, Raoul — dit-elle avec une candeur angélique — vous n'auriez qu'à mourir?...

Le jeune homme fit un geste.

Marguerite, sans lui laisser le temps d'articuler un seul mot, continua :

— Mais vous ne mourrez point, Raoul, car je vous aime!...

## XVI

### Visite au château.

A cette parole, à ce doux aveu, Denis ne put que tomber à genoux devant Marguerite, saisir ses deux mains entre les siennes et les couvrir de baisers.

— Eh bien! — demanda la jeune fille en souriant — regrettez-vous encore d'avoir cédé à mes prières?... — Regrettez-

vous encore d'être venu au château de Kergen ?...

Denis répondit par ces phrases entrecoupées et incohérentes, qui sont le langage de la passion sincère, par ces mots indistincts, mais échappés du cœur :

« . . . . . qui, depuis six mille ans,
« Se suspendent *toujours* aux lèvres des amants!... »

— Marguerite, chère bien-aimée — demanda-t-il au bout d'un instant — le bonheur qui m'inonde est trop grand pour que je ne craigne pas, malgré moi, de le voir s'évaporer comme un beau rêve... — Êtes-vous bien sûre que votre père ne mettra point d'obstacle à la réalisation de mes désirs et de nos espérances ?...

— Mon père ?...

— Oui.

— Ne savez-vous donc pas, Raoul, que, certes, après ma sœur et moi, vous êtes en ce monde la personne qu'il aime le plus?.. — La pensée de notre union, j'en suis sûre, est au fond de tous ses rêves, et c'est avec une joie infinie qu'il va vous ouvrir les bras et vous appeler son fils.

Marguerite ne se trompait pas.

Lorsque, peu d'heures après la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, Denis fit officiellement au baron de Kergen la demande de la main de Marguerite, le bon vieillard leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes de joie et étendit vers le faux Raoul de Navailles ses deux mains pour le bénir.

A partir de ce moment, Denis se trouvait officiellement le fiancé de Marguerite.

Nous avons dit plus haut que le projet du jeune homme était, aussitôt après avoir vu sa recherche agréée, de retourner passer quelques heures au château de Falkenhorst, afin d'y reprendre les sommes considérables déposées par lui en lieu sûr avant son départ.

Comme nul ne dispose de l'avenir et ne peut prévoir les événements, Denis pensa qu'il fallait en finir le plus tôt possible.

Aussi, le soir de ce même jour où il venait d'être agréé par le baron de Kergen, il dit à son beau-père futur, en présence de Marguerite et de Mina :

— Cher baron, demain de bonne heure, je prendrai congé de vous.

— Vous nous quittez !... — s'écria Mar-

guerite, devenue aussitôt pâle et tremblante.

— Pour bien peu de temps... deux jours tout au plus.

— Mais, pourquoi ?...

— Pour terminer une affaire d'argent assez importante, que mon séjour au château de Kergen m'a fait négliger complètement.

— Et — demanda Réginald — où vous appelle-t-elle, cette affaire ?

Denis nomma une petite ville distante d'une quinzaine de lieues.

— Eh bien ! — répliqua le baron — puisqu'il le faut, allez ; mais revenez-nous bien vite... Vous voyez comme ma pauvre Marguerite est pâle.

— Oh ! Raoul... Raoul... — murmura

Marguerite — je ne vous dis pas comme mon père : *Allez!* — Je vous dis au contraire : — A quoi bon nous quitter pour vous occuper d'une affaire qui n'intéresse que votre fortune?... — Q'importe que nous soyons un peu plus ou un peu moins riches?... — D'ailleurs, cette affaire, vous l'avez remise déjà, vous pouvez sans doute la remettre encore... Raoul, restez auprès de nous...

— Chère Marguerite — répliqua le jeune homme — vous savez bien que je n'ai et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre... — Votre cœur souhaite que je reste... je resterai.

— Merci... merci !.. — balbutia la jeune fille avec un sourire et en tendant à Denis sa main, qu'il pressa contre ses lèvres.

Réginald intervint.

— Vous êtes des enfants tous deux — dit-il — toi, Marguerite, de t'inquiéter ainsi sans motifs — vous, Raoul, d'obéir à cette chère folle... — Ne savez-vous donc pas qu'une courte absence ne sert qu'à faire paraître plus vif le plaisir de se retrouver ensemble ?... Deux jours de séparation, pour des amoureux bien épris, c'est une éternité, j'en conviens ; mais de ces éternités-là, on en voit facilement la fin... — Vous irez à vos affaires, Raoul, je le désire, je l'exige... Vous partirez demain matin...

Denis s'inclina.

— Je ferai mieux, monsieur le baron — répondit-il.

— Que ferez-vous donc ?

— Sur les deux jours que je vous de-

mandais tout à l'heure, je viens de trouver le moyen d'en gagner un.

— Comment cela?

— Au lieu de partir demain matin, je partirai dans une heure... je voyagerai toute la nuit — je serai à destination au point du jour — je ferai mes affaires dans la journée — je me remettrai en route demain soir — et, après-demain matin, je serai le premier à baiser la jolie main de ma belle fiancée...

Marguerite sourit et rougit.

Réginald approuva de la tête.

— Voilà — dit-il — un plan qui me paraît fort sagement combiné, et je n'entrevois aucun obstacle à sa réalisation... — Seulement, votre cheval est-il de force à faire trente lieues en deux nuits?

— Mon cheval est à l'épreuve — répondit Denis — je lui ai fait faire plus d'une fois des marches forcées, plus fatigantes que celle dont il s'agit aujourd'hui.

— A la bonne heure.

— Permettez-moi de donner l'ordre de le seller et de le brider sans retard.

— Faites.

Denis salua.

Une demi-heure après, son cheval hennissait devant les larges marches du perron.

— N'y a-t-il donc aucun danger à voyager ainsi la nuit? — demanda Marguerite d'une voix très émue.

— Aucun — répliqua Denis.

— Mais ces bandis dont on parle tant

et qui viennent d'incendier la ferme du père de Roschen...

— En cas d'attaque, j'aurais de quoi leur répondre — dit le jeune homme en souriant et désignant les fontes de sa selle. — D'ailleurs — ajouta-t-il en montrant du geste le ciel émaillé de constellations étincelantes — l'étoile de notre amour nous protége, elle me ramènera auprès de vous sain et sauf...

— Dieu le veuille !... — murmura la jeune fille, plutôt du cœur que des lèvres.

Denis s'approcha d'elle.

Il appuya ses lèvres sur son front charmant, qui frissonna sous ce baiser d'une volupté chaste et délicieuse.

Il prit entre les siennes les deux mains

de Réginald, et il ploya à demi le genou devant ce noble vieillard.

Puis, s'élançant à cheval, il piqua résolûment des deux, et partit à un galop impétueux qui promettait un prompt retour.

Bientôt sa forme, de plus en plus vague et indistincte, disparut dans l'obscurité, et le bruit des pas de son cheval sur le sol de la longue avenue se perdit dans le silence de la nuit.

Depuis bien longtemps, on ne voyait et on n'entendait plus rien, et cependant Marguerite, debout sur la plus haute marche de l'escalier, regardait encore et écoutait toujours.

§

L'aube du jour commençait à poindre,

au moment où Denis arrêta son cheval, ruisselant de sueur et blanc d'écume, au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Le fiancé de Marguerite de Kerven fit jouer ce ressort invisible dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, et s'engagea dans les souterrains.

Il n'avait fait encore que quelques pas, lorsqu'une voix légèrement endormie lui cria :

— Halte-là !... Qui vive?

— Ami.

— On ne passe pas — Le mot d'ordre, ou je fais feu...

— Le mot d'ordre — répondit vivement Denis — Je ne le sais pas, mais ce que je sais à merveille, c'est que tu es Guillaume

Enricht, et que, moi, je suis ton capitaine, Jean-Denis de Poulailler...

— Ah ! c'est vous, capitaine... — répliqua la voix — Oh ! alors, c'est bien différent... passez... passez...

Denis s'approcha de la sentinelle.

— Mon brave — lui dit-il — Roncevaux est-il au château ?

— Non, capitaine.

— Diable ! il est absent !

— Oui, capitaine.

— Depuis quand ?

— Depuis douze jours.

— Avec combien d'hommes ?

— Avec dix hommes, capitaine.

— Sais-tu où ils sont allés ?

— Non, capitaine.

— Sais-tu quand ils doivent revenir ?

— Pas davantage.

— Combien êtes-vous au château ?

— Trois.

— Faites-vous bonne garde ?

— Comme vous voyez, capitaine.

— Quoi de nouveau, depuis mon départ ?

— Rien.

— Comment ? — Pas une affaire ?...

— Ma foi non, pas une du moins qui vaille la peine d'en parler... — Je crois

bien que c'est pour cela que le lieutenant Roncevaux est allé chercher fortune ailleurs et battre le pays...

L'absence de Roncevaux ne dérangeait en rien les projets de Denis.

Il laissa Guillaume continuer sa faction endormie, et il suivit les galeries souterraines qui conduisaient à l'intérieur du château.

## XVII

### Un Hôte inattendu.

La cachette où Denis avait renfermé son or et ses bijoux était intacte.

Le jeune homme reprit son trésor, et il aurait quitté immédiatement le château si son cheval, épuisé de fatigue, n'avait eu besoin de douze ou quatorze heures de repos avant de pouvoir se remettre en route pour retourner à Kergen.

Comment Denis employa-t-il cette journée, qui lui sembla d'une mortelle longueur? — Nous serions fort embarrassés de le dire.

Sans doute il se jeta sur un lit — il mangea, il but — il visita dans tous ses coins et recoins ce château, qu'il espérait bien voir en ce moment pour la dernière fois.

Enfin, le soir arriva.

Le soleil cacha derrière les montagnes son disque enflammé.

Denis attendit jusqu'à dix heures du soir.

Puis, il donna l'ordre de seller et de lui amener son cheval, reposé et rafraîchi.

Guillaume entendit donner cet ordre avec une surprise extrême.

— Comment, capitaine — s'écria-t-il — vous partez encore?...

— A ce qu'il paraît... — répondit Denis en souriant.

— Et, où donc allez-vous, capitaine?

— Je ne le sais pas moi-même.

— Serez-vous longtemps absent?

— Peut-être.

— Mais, enfin, vous reviendrez?...

— Cela n'est pas douteux.

— Si le lieutenant Roncevaux arrive avant votre retour, faudra-t-il lui dire que vous êtes venu?

— Sans doute.

— Et vous ne me chargez de rien pour lui?...

— Ma foi, non.

— Alors, capitaine, au revoir... — au revoir, et bon voyage...

— Merci, mon brave Guillaume.

Et, tout en parlant ainsi, Denis mit quelques pièces d'or dans la main du bandit.

Le cheval était prêt.

Le fiancé de Marguerite s'élança lestement en selle, et s'enfonça dans les galeries souterraines par lesquelles il était arrivé.

Au bout de quelques minutes il sortait des flancs de la montagne, et il mettait sa monture au grand trot dans la direction de Kergen.

Comme la veille au matin, l'aube blanchissait au moment où le jeune homme atteignait l'extrémité de cette longue avenue plantée de grands arbres et dont l'une des extrémités se terminait par la cour d'honneur du château.

En dépassant les premiers arbres de cette avenue, le cheval du jeune homme, comme s'il eût deviné et partagé l'impatience de son maître, prit de lui-même un galop rapide

Une forme blanche et gracieuse se dessinait en haut du perron.

C'était Marguerite.

On eut dit que, depuis le moment du départ, elle n'avait pas quitté cette place.

En voyant Denis descendre de cheval, elle ne put retenir un faible cri de joie.

— O Raoul — murmura-t-elle, en abandonnant avec une chaste confiance son front virginal aux lèvres de son fiancé — ô Raoul, vous avez compris que je me mourais d'impatience... que je devenais folle d'inquiétude... vous ne m'avez pas fait attendre, merci...

Puis, après quelques paroles d'amour, échangées rapidement et à voix basse, elle ajouta :

— Pauvre ami, vous devez être épuisé de fatigue, après deux nuits passées à cheval... — Montez vite à votre chambre, jetez-vous sur votre lit, et dormez jusqu'à

ce que j'envoie mon vieux Fritz vous éveiller pour le dîner... — Vous allez trouver, sur la table d'ébène qui est à côté de la fenêtre, du bouillon, des viandes froides, une tranche de pâté de venaison, et du vin d'Espagne...

Denis avait, en effet, autant d'appétit que de fatigue.

Il ne se fit donc pas répéter les recommandations de Marguerite.

Il monta dans sa chambre, il dévora la moitié d'une volaille, il fit une large brêche au pâté, il dégusta deux larges rasades d'un xérès couleur d'ambre, et, réconforté par ce déjeuner rapide, il se jeta sur le lit, sans même prendre la peine de se déshabiller.

Au bout de trois secondes, il dormait.

Vers onze heures et demie, son sommeil calme et profond fut interrompu par le bruit de plusieurs petits coups, frappés discrètement contre la porte.

— Qui est là? — demanda Denis.

— Moi, monsieur le chevalier, moi, Fritz...

— Entrez.

— Je viens — reprit le vieux serviteur, après avoir salué profondément et à trois reprises — je viens pour avoir l'honneur de prévenir monsieur le chevalier que dans une demi-heure on servira le dîner sur table...

— Bien, mon vieux Fritz — répondit le jeune homme — je vais me mettre à ma toilette à l'instant même, et je serai prêt...

— Il est de mon devoir de prévenir monsieur le chevelier que nous avons au château un étranger de la plus haute distinction...

— Ah ! ah ! — dit le chevalier — et depuis quand est-il arrivé, cet étranger ?...

— Depuis hier au soir.

— Doit-il rester longtemps ici ?

— Je l'ignore.

— Savez-vous son nom, au moins ?..

— Oh ! très bien... c'est un commerçant de Cologne, immensément riche... il est le banquier de monsieur le baron, et il s'appelle Van-Goët.

Denis chancela, comme s'il allait tomber à la renverse.

Ce nom venait de le foudroyer.

Quoi, Van-Goët était dans cette maison!

Van-Goët, frappé par lui un an auparavant, à l'auberge du *Faucon-Blanc !*

Ainsi donc, chose étrange ! l'assassin et la victime allaient se trouver en présence l'un de l'autre, et s'asseoir à la même table !..

La Providence ou la fatalité le voulaient ainsi !

Le vieux Fritz, voyant que Denis ne le questionnait plus, s'inclina de nouveau, profondément et à trois reprises, et quitta la chambre.

Denis, demeuré seul, se sentit en proie à un frisson convulsif et douloureux.

L'avenir lui semblait revêtu des plus sombres couleurs.

Le bizarre incident de cette rencontre invraisemblable remettait en question le résultat de tous ses projets.

Qui sait même, si sa sûreté personnelle n'allait pas se trouver compromise ?

Pendant quelques instants, Denis songea à s'éloigner immédiatement du château, et à n'y revenir qu'après le départ de Van-Goët, sauf à chercher plus tard les moyens d'expliquer d'une façon plus ou moins plausible cette fuite au moins étrange.

Mais il ne s'arrêta point à cette idée.

Un semblable parti ne pouvait manquer de faire naître des soupçons sur son compte, et, si une fois le plus léger soupçon venait à prendre naissance dans l'esprit du baron de Kergen, tout serait inévitablement perdu.

Peu à peu, Denis arriva, par la réflexion, à se rassurer d'une façon presque complète.

Il se dit qu'il était impossible que dans le désordre de la nuit de l'assassinat, le marchand juif ait pu remarquer assez bien les traits de celui qui le frappait, pour en conserver un souvenir distinct.

D'ailleurs, comment supposer que Van-Goët, dans le cas même où ses souvenirs

seraient restés fidèles, pourrait s'arrêter seulement à cette idée absurde d'une identité impossible entre un gentilhomme français, admis sur le pied de la plus grande intimité dans la noble famille de Kergen, et le nocturne bandit des bords du Rhin !

Certes, il y aurait folie à supposer cela !

Van-Goët se croirait dupe d'une illusion, ou jouet d'une étrange ressemblance, avant d'admettre l'identité impossible dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Denis, rassuré par ces réflexions, reprit donc calme et courage.

Il se persuada que rien de grave ne le menaçait, qu'aucun événement fâcheux ne

pouvait l'atteindre, et il ne songea plus qu'à paraître avec tous ses avantages devant le banquier du baron.

Il commença donc sa toilette sans retard, et il y mit un soin extrême et une coquetterie inaccoutumée, ou, du moins, plus grande encore que de coutume.

Des parfums d'un arôme merveilleux inondèrent son linge d'une finesse extrême.

Ses manchettes et son jabot présentèrent des dentelles choisies, et d'une beauté telle que, certes, elles auraient fait envie à toutes les grandes dames de la cour de France.

Des bagues d'une valeur infinie, — une chaîne de montre et des breloques pré-

cieusement ciselées, achevèrent de donner à l'ajustement du jeune homme un cachet de suprême élégance et de luxe aristocratique et de bon goût.

Cette toilette achevée, Denis se regarda successivement dans les quatre glaces qui se trouvaient enchâssées dans son appartement entre des panneaux de tapisserie.

Ces larges miroirs lui renvoyèrent son image d'une façon si charmante, qu'il se sourit, comme une jolie femme prête à partir pour le bal se sourit à elle-même, et qu'il se vit contraint de s'avouer qu'il était éblouissant.

Quelques minutes s'écoulèrent dans cette occupation gracieuse.

Puis Denis entendit l'horloge du château

piquer le premier des douze coups de midi.

En même temps, et avec une ponctualité qui faisait le plus grand éloge de l'exactitude du cuisinier et des autres valets, on entendit retentir une grosse cloche.

C'était le dîner qu'on annonçait, selon l'usage quotidien.

Denis prit son chapeau, le jeta sous son bras gauche, et sortit de sa chambre.

## XVIII

### Le dîner.

La salle à manger du château de Kerven était une pièce ovale et d'un grand caractère.

Des panneaux de vieilles tapisseries flamandes, aux couleurs un peu effacées par le temps, s'ajustaient dans des encadrements de chêne noir.

Le plafond était en chêne sculpté, ainsi que la lourde table et les chaises à haut dossiers, recouvertes en point de hongrie.

Une argenterie massive, et d'une grande valeur, s'étalait majestueusement sur les dressoirs.

Ce jour-là toute la livrée du château était sous les armes.

On voyait qu'on avait à traiter un hôte d'importance.

Les convives se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger.

Ces convives étaient le baron, Marguerite et Mina, et le banquier juif de Cologne.

Nous avons déjà décrit Van-Goët.

Nos lecteurs savent que cet illustre millionnaire avait quarante ans, tout au plus, une taille haute et riche, un regard d'aigle dans de grands yeux noirs, et une forêt de cheveux sombres, légèrement ondulés.

La tête du banquier aurait fourni un magnifique sujet d'étude aux pinceaux d'un Van-Dick, d'un Rubens ou d'un Vélasquez.

Denis entra et s'approcha vivement de Réginald.

Ce dernier lui serra la main avec une affection paternelle et lui dit, en regardant à la dérobée Marguerite qui sourit et rougit légèrement. :

— J'ai déjà eu de vos nouvelles, mon cher chevalier, et je sais que votre voyage a été aussi bon que rapide.

Puis, sans quitter la main de Denis qu'il conduisit jusqu'auprès du banquier juif, il ajouta :

— Meyn-herr Van-Goët, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune et excellent ami, le chevalier Raoul Hector de Navailles.

Denis et le juif s'inclinèrent en même temps l'un que l'autre.

Quand le jeune homme releva les yeux, il s'aperçut que le regard du juif s'attachait sur son visage avec une étrange fixité.

Les sourcils légèrement froncés de Van-

Goët exprimaient un mélange de surprise et d'hésitation.

Mais cette ride presqu'imperceptible s'effaça au bout de quelques secondes.

Le dîner était servi.

Chacun prit place à table.

Voici de quelle façon se trouvaient disposés les convives.

Le baron de Kergen à la place d'honneur.

En face de lui, et comme remplissant le rôle de maîtresse de maison, Marguerite.

A la droite de la jeune fille, Van-Goët.

Denis à la droite du baron, ayant la blonde Mina à sa gauche.

Dans les premiers moments, la conversation fut languissante.

En vain Réginald s'efforçait de la raviver, en adressant la parole tantôt à Van-Goët et tantôt à Denis.

Tous deux ne répondaient qu'à peine.

Le banquier semblait soucieux, et le jeune homme préoccupé.

Van-Goët, presque sans cesse et comme malgré lui, attachait son regard sur la figure du fiancé de Marguerite et paraissait ne plus pouvoir l'en détacher.

Par instants, ce même froncement de

sourcil dont nous avons déjà parlé, se reproduisait sur son front.

On eût dit alors qu'il cherchait à fixer une image confuse et à préciser des souvenirs.

Sous l'obscession de ce regard le malaise de Denis augmentait, et, malgré tous les efforts du jeune homme, il ne devait point tarder à devenir visible.

— Monsieur le chevalier, — dit tout à coup Van-Goët, — me permettez-vous de vous demander à quelle branche de la maison de Navailles vous appartenez?...

Quoique ces paroles eussent été prononcées avec la plus parfaite courtoisie, Denis se sentit frissonner de tous ses membres.

Cependant il fit bonne contenance.

Nous n'ignorons pas qu'il avait étudié la généalogie et les alliances de la famille à laquelle il prétendait appartenir.

Les papiers trouvés dans les bagages du Français assassiné par les gentilshommes de grand chemin lui avaient rendu cette étude facile.

Aussi répondit-il, sans hésitation :

— Monsieur, je suis l'unique représentant, en ligne directe, de la branche aînée.

— Ainsi, vous êtes le fils du vicomte Aymer de Navailles ?..

— Oui, monsieur, son second fils, — mon frère aîné, le vicomte Arnaud, est colonel des dragons de la reine, — ma sœur cadette est mariée au marquis de Montarby...

Van-Goët s'inclina.

— Lors d'un voyage que je fis à Paris il y a quatorze ans, — reprit-il, — j'eus l'honneur d'être présenté à monsieur votre père.

Ce fut au tour du jeune homme à s'incliner.

Le banquier poursuivit :

— Un de mes correspondants, le fermier général Laujon, me conduisit à l'hô-

tel de monsieur votre père, rue du Pas-de-la-Mule, et j'eus l'honneur d'être invité deux fois à dîner par lui en compagnie de plusieurs personnages éminents... — J'ai dû vous voir en cette circonstance, monsieur le chevalier.

— Cela est vraisemblable en effet, — répliqua Denis, — mais, à cette époque, je n'étais encore qu'un enfant, et vous comprenez que je n'ai pu conserver aucun souvenir du fait dont vous me parlez.

— Oh ! je le comprends à merveille... — D'ailleurs monsieur votre père, tenant table ouverte, avec une prodigalité de grand seigneur, recevait tant de monde que vous ne pouviez accorder aucune attention à ses convives de passage... — Est-il bien changé, depuis ce temps-là, monsieur votre père ?..

— Mais, non... — répondit le jeune homme, — il se conserve le mieux du monde.

— Ce doit être un beau vieillard...

— Magnifique.

— Sa haute taille est elle encore droite?.

— Toujours.

— Ses cheveux grisonnaient beaucoup, ils doivent être aujourd'hui blancs comme de l'argent.

— Sans doute... mais, vous savez, la poudre...

— C'est juste. — Il avait un regard de faucon.

— Ses yeux brillent comme autrefois.

— Ses jarrets étaient d'acier.

— Il les a conservés.

— Mais, alors, il atteindra sa centième année?

— Franchement je l'espère bien, et, à moins d'un accident inattendu, je puis même dire que j'y compte.

— Excellent fils !.. — murmura Réginald à part lui.

Van-Goët continua :

— Je trouve que vous ressemblez beaucoup au vicomte votre père, monsieur le chevalier.

— Vraiment ?

— Ne vous l'a-t-on pas dit, déjà ?

— On me l'a dit souvent, mais je crois, comme le proverbe, que, le plus souvent, *les ressemblances sont dans les yeux des personnes qui regardent.*

— Peut-être avez-vous raison, en thèse générale, mais cette circonstance est bien certainement une exception. — Quand je vous regarde, je crois voir monsieur votre père, rajeuni. — Même coupe de visage, même front, même regard. — A votre âge il devait être identiquement ce que vous êtes aujourd'hui... — C'est assez dire un charmant cavalier.

Denis s'inclina profondément avec une feinte modestie.

Van-Goët reprit :

— Je pense que vous trouvant en Allemagne, vous n'aurez pas manqué d'aller jusqu'à Manheim?

— Non, en vérité, — répondit Denis.

— Vous comptez y aller, du moins?

— Pas le moins du monde.

— Ah! par exemple! voilà qui est étrange!..

— Pourquoi donc cela?

— Il est impossible que votre père ne vous ait pas donné une lettre.

— Une lettre?.. — répéta Denis.

— Eh ! oui, une lettre pour son vieil ami le comte Frédéric de Salberg, qui, l'année dernière encore, est allé passé trois mois au château de Navailles, en Poitou...

Denis comprit à merveille qu'un immense embarras allait fondre sur lui, s'il ne trouvait un moyen immédiat de tourner la difficulté.

— L'année dernière, — répondit-il aussitôt, — j'étais absent de France, lors de la visite du comte de Salberg. — J'ai bien souvent entendu parler de lui, dans ma famille, et avec une vive affection, mais j'ai commencé mon voyage par l'Italie, j'ignorais moi-même que je viendrais en Allemagne, et mon père, par conséquent, ne pouvait me donner de lettre pour son vieil ami.

— C'est parfaitement juste, mais, maintenant que vous savez que le comte habite Manheim, vous irez le voir, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute.

— D'abord, s'il apprenait que vous êtes retourné en France sans avoir passé quelques jours auprès de lui, il ne vous le pardonnerait point... et il aurait raison.

— Je ne m'exposerai point à mériter son courroux, — répondit Denis en souriant.

A partir de ce moment, Van-Goët cessa de questionner Denis et ne s'adressa plus exclusivement à lui.

La Conversation devint générale, et le

dîner s'acheva plus gaîment qu'il n'avait commencé.

— Van-Goët ne m'a point reconnu et ne soupçonne rien !.. — pensait Denis radieux, — tout va bien ! le péril est passé !.

## XIX

### Fiat Lux.

Immédiatement en sortant de table, le baron de Kergen proposa une promenade dans le parc.

Cette proposition fut acceptée avec empressement.

Deux groupes se formèrent aussitôt.

L'un, grave, et qui marchait à quelques pas en avant de l'autre.

Le second, rieur et causeur.

Ici, Réginald et Van-Goët.

Là, Denis et les deux jeunes filles.

— Eh bien, Meyn-herr, — demanda le baron au banquier, — parlez-moi franchement, comment trouvez-vous notre jeune ami, le chevalier Raoul ?..

En ce moment, Marguerite s'approchait pour dire quelques mots à son père.

Elle entendit la question, — c'est assez dire qu'elle voulut entendre la réponse.

Elle ralentit donc son pas et elle écouta, la tête gracieusement penchée en avant, dans l'attitude d'un oiseau prêt à s'envoler.

— Cher baron, — répondit gravement Van-Goët. — Quand nous rentrerons au château, accordez-moi, je vous prie, la faveur d'un entretien particulier... — Il faut que je vous parle d'une façon très sérieuse...

— Au sujet du chevalier de Navailles? — demanda Réginald extrêmement surpris.

— Au sujet de ce jeune homme, oui.

— Ne pouvez-vous donc m'en parler ici?

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Vous le comprendrez en m'écoutant.

— Il s'agit donc de quelque chose d'une grande importance?

— Oui.

— Vous m'intriguez au plus haut point! — Voulez-vous que nous rentrions tout de suite?...

— Oh! rien ne presse. — Vous saurez assez tôt ce que j'ai à vous dire...

Réginald n'insista pas.

Seulement, la promenade fut considérablement abrégée.

Marguerite, au lieu d'adresser la parole à son père, battit immédiatement en retraite, et, de vive et joyeuse qu'elle était auparavant, devint aussitôt silencieuse et préoccupée.

— Qu'avez-vous donc ? — lui demandait vainement Denis.

Elle répondait :

— Je n'ai rien...

Et le nuage, amassé sur son front, ne se dissipait pas.

Nos personnages rentrèrent au château,

une demi-heure, minute pour minute, après le moment où ils en étaient sortis.

— Voulez-vous que nous passions dans la bibliothèque? — demanda le baron à Van-Goët.

— Où vous voudrez, — répondit ce dernier, — pourvu que nous soyons seuls...

Le gentilhomme et le banquier se dirigèrent vers la pièce dont Réginald venait de parler.

Marguerite avait disparu.

Aucun des deux graves personnages ne remarqua, en entrant dans l'immense salle, encombrée de livres et de parchemins, qu'une des portières de tapisserie qui ma

quait une profonde embrâsure s'agitait légèrement, comme si quelqu'un se cachait derrière ses plis.

Le baron fit asseoir son hôte dans un large fauteuil centenaire, armorié aux armes de Kergen, et, se tenant debout en face de lui, il lui dit :

— Eh ! bien, Meyn-herr Van-Goët, j'attends les confidences que vous m'avez promises...

— Cher baron, — répondit le banquier, — me permettez vous, avant toute chose, de vous adresser quelques questions ?...

— Des questions ?

— Il le faut, pour que nous en arrivions à nous comprendre...

— Faites donc, je répondrai.

— Eh ! bien, ce jeune homme...

— Le chevalier Raoul de Navailles ? — interrompit Réginald.

— Oui.

— Eh ! bien ?

— Depuis combien de temps le connaissez-vous ?

— Mais... depuis quelques semaines...

— Par qui vous a-t-il été présenté ?

— Par personne...

— Ah ! Ah !

— Il s'est, pardieu, présenté lui-même, et d'une façon qui en valait bien une autre !...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il a sauvé la vie de ma fille Marguerite, de mon enfant bien-aimée, qui bientôt sera madame de Navailles...

Van-Goët fit un brusque haut de corps.

— Qu'avez-vous donc? — demanda Réginald.

— Sa femme !... — s'écria le Juif, — ai-je bien entendu !... votre fille deviendrait la femme de cet homme !..

— Quoi d'étonnant à cela ? — N'est-il pas jeune, riche, courageux? Les Navailles, enfin, ne valent-ils pas les Kergen?...

— Cher baron, racontez-moi, je vous prie, de quelle façon la personne qui nous occupe a sauvé la vie à mademoiselle Marguerite?

Le baron fit en peu de mots le récit de la soirée du mont Elster.

— Ah! — murmura Van-Goët, après avoir écouté, — ce jeune homme vous a rendu, en effet, un service immense...

— Immense ! .. inappréciable !... infini !... — s'écria Réginald.

— Et j'en suis désespéré !.. — poursuivit Van-Goët.

— Désespéré !... — répéta Réginald stupéfait.

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes la dupe d'un misérable aventurier, qui veut exploiter à son profit votre aveugle reconnaisance.

— Un misérable aventurier !... lui !... lui, Raoul !... — Songez-vous à ce que vous dites ?... — murmura le baron avec une colère indignée.

— J'y songe, et, tout ce que je dis, je le prouverai, soyez-en sûr. !

— Alors, j'attends vos preuves... — parlez, Monsieur, parlez vite !...

— D'abord, ce jeune homme a pris un nom qui ne lui appartient pas.

— La preuve?

— Il n'est point le fils du vicomte Aymer de Navailles.

— La preuve?

— Avez-vous entendu ma conversation avec lui pendant le dîner?

— Oui.

— Vous souvenez-vous de cette conversation?

— Oui.

— Quel portrait ai-je fait du vicomte Aymer ?

— Vous avez dit que c'était un homme de haute taille, d'une grande vigueur et d'une grande beauté...

— C'est cela même.

— Eh bien ?

— Qu'a-t-il répondu?

— Que tel était en effet son père et que l'âge ne l'avait point changé.

— C'est là que j'en voulais venir.

— Que prétendez-vous donc en conclure ?

— Que ce faux Raoul de Navailles ne connaît même pas celui dont il se dit le fils. — Le vicomte Aymer est petit, malingre, souffreteux, et, depuis dix ans, ne prolonge que par artifice un misérable souffle de vie, toujours prêt à s'éteindre.

Réginald laissa tomber ses bras le long de son corps, d'un air accablé.

— Cependant — murmura-t-il — j'ai vu ses papiers de famille... sa généalogie... des lettres de son père...

— Attendez!.. attendez!.. — interrompit Van-Goët — nous reviendrons à cela tout à l'heure... — je n'ai pas tout dit, attendez...

— Quoi donc encore, mon Dieu?

— Vous savez, maintenant, que ce jeune homme n'est point le chevalier de Navailles... — Voulez-vous savoir ce qu'il est?

Réginald n'eut pas la force de répondre autrement que par un geste.

Van-Goët poursuivit :

— Cet homme est un bandit ! — un voleur ! — un assassin !..

Réginald bondit.

— Un bandit ! — cria-t-il.

— Oui.

— Un voleur !

— Oui.

— Un assassin !..

— Oui !.. trois fois, oui !..

— La preuve de cette accusation nouvelle !.. la preuve !.. la preuve !..

— Il y a quelques mois, à l'auberge du *Faucon blanc*, à Goldner, je fus dévalisé et laissé pour mort... — la bande de voleurs qui pilla mes bagages était la bande de cet homme... — la main qui me frappa était la main de cet homme !

Les yeux de Réginald s'agrandissaient

démesurément de stupeur et d'épouvante.

— Ah ! — murmura-t-il — c'est impossible !

— Je l'ai reconnu — répondit le Juif.

— Et vous êtes sûr que c'est lui ?

— Oui.

— Sur le salut de votre âme vous le jureriez ?

— Je le jurerais.

Réginald ploya la tête, et, pendant un instant, garda le silence.

Puis il reprit :

— Encore une fois, c'est imposible et je ne veux pas le croire !.. Une étrange ressemblance vous abuse... Aventurier... peut-être... mais, bandit !.. oh !..

— Cela aussi, je vous le prouverai... — reprit Van-Goët — et, alors, pour en revenir aux titres et aux papiers de famille dont vous me parliez tout à l'heure, vous comprendrez qu'il n'est pas étonnant que l'assassin se soit fait faussaire !..

## XX

### La Lettre.

Il y eut un assez long silence entre les deux interlocuteurs de la scène que nous racontons.

Le baron de Kergen, ébranlé dans ses croyances, terrassé dans ses doutes, s'efforçait de douter encore contre l'évidence.

Il ne pouvait se résigner, le noble vieillard, à enlever, d'un seul coup, son estime et son affection au sauveur de Marguerite.

— Ah !—murmura-t-il enfin avec un accablement manifeste — Ah ! vous avez raison sans doute et je comprends combien la logique de vos raisonnements est inattaquable... mais ce ne sont que des raisonnements, et, ces preuves manifestes que vous m'aviez promises, vous ne me les donnez point...

— Quoi ! tout ce que je viens de vous dire — s'écria Van Goët — ne vous semble ni suffisant, ni convainquant?..

— Hélas ! l'un et l'autre, mais que voulez-vous ? je ne puis croire à tant de per-

versité, à tant de dissimulation!.. je ne puis croire que Dieu ait voulu donner cette enveloppe si gracieuse et si charmante à l'âme d'un assassin!.. je cherche à me persuader que vous vous êtes trompé vous-même...

— C'est impossible!.. on ne se trompe pas à ce point, et dans des choses aussi graves...

— Peut-être, à l'endroit du vicomte Aymer de Navailles, vos souvenirs sont-ils inexacts?

Van-Goët secoua la tête,

— Enfin, — reprit Réginald — je me trouve, vous le comprenez, dans une situation horrible!.. — Songez que, quelque

soit ce jeune homme, il est aimé de Marguerite et que j'ai approuvé cet amour... — Songez que leur mariage était décidé, et qu'en le rompant je vais briser le cœur de ma fille !...

— Aimez-vous donc mieux la donner à un voleur, à un faussaire, à un meurtrier?..

— Non, certes! — aussi, dès aujourd'hui, je vais éclaircir la situation, et, pour cela faire, écrire à Paris...

— C'est inutile...

— Comment cela?

— Je puis, dès demain, mettre sous vos yeux une lumière si vive que, malgré

vous, vous serez forcé d'y voir clair...

— Et cette lumière, d'où viendra-t-elle?

— Du comte de Salberg, dont je parlais pendant le dîner, au prétendu Raoul de Navailles... — le comte habite Manheim, et je sais qu'il connaît personnellement, non-seulement le vicomte Aymer, mais encore son véritable fils...

— Eh bien?

— Eh bien, je vais, à l'instant même, expédier un de mes gens à Manheim, avec une lettre pour le comte. — Ce courrier arrivera ce soir. — Le comte, par conséquent, pourra se trouver auprès de nous demain dans la matinée. — La confronta-

tion aura lieu, et j'espère que vous ne douterez point du témoignage de mon vieil ami... — Quant à la seconde et à la plus grave accusation, permettez-moi de tendre à l'aventurier en question un piége dans lequel il est impossible qu'il ne tombe pas devant vous...

— Soit... — répondit Réginald.

— Et, — poursuivit Van-Goët — s'il vous est prouvé qu'il est coupable sur tous les points, vous l'abandonnerez à la vindicte des lois irritées?..

— Il le faudra bien... — répondit le baron, — cependant, je ne puis souffrir que la justice vienne s'emparer de lui jusqu'ici... — il faut que le sauveur d'une fille de la maison de Kergen puisse sortir sain et

sauf du château de Kergen... — Je lui dirai quel péril le menace... il fuira, et je prierai Dieu de le protéger et de le ramener au bien...

— Ainsi soit-il, — dit Van-Goët. — Je vous quitte, mon cher baron, et je vais écrire à l'instant même au comte de Salberg... Soyez assez bon pour faire donner à l'un de mes gens l'ordre de se tenir prêt à monter à cheval à l'instant.

Ainsi se termina la conversation du baron et de son hôte.

Tous deux sortirent de la bibliothèque.

A peine venaient-ils de refermer la porte derrière eux, que la tapisserie dont nous avons déjà parlé s'agita de nouveau.

On entendit s'exhaler un faible gémissement.

A ce bruit, succéda celui de la chute d'un corps qui roulait sur le plancher.

C'était Marguerite qui venait de s'évanouir.

La malheureuse enfant avait tout entendu.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

§

Il pouvait être six heures du soir.

Le courrier de Van-Goët était parti, em-

portant non pas seulement une lettre, mais deux.

La première était adressée au comte de Salberg, et nous en devinons le contenu.

La seconde portait la suscription suivante :

*A monsieur,*

*Monsieur le lieutenant criminel de la ville de Manheim.*

*En son hôtel,*

*à Manheim.*

Nous croyons devoir reproduire cette lettre, qui, d'ailleurs, n'était point longue.

« Monsieur le lieutenant criminel,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'un « misérable de la plus dangereuse espèce, « et, sans doute, le chef de cette troupe de « bandits qui infestent vos contrées, s'est « introduit, sous un faux nom, au sein de « l'une des familles les plus nobles et les « plus vénérables de toute l'Allemagne.

« Cette famille est celle du baron Régi- « nald de Kergen.

« Le jeune aventurier prend le nom d'un « gentilhomme français, et se fait appeler « le chevalier Raoul Hector de Navailles.

« Par malheur, ce dangereux bandit est « doué de l'extérieur le plus séduisant. « Il a d'ailleurs sauvé d'un péril fort

« grave l'une de mesdemoiselles de Ker-
« gen.

« Le baron, par un sentiment de
« loyauté chevaleresque, veut que ce jeune
« homme, une fois démasqué, puisse sor-
« tir de chez lui sain et sauf, et aille se
« faire pendre ailleurs.

« Mais moi qui ai failli devenir sa vic-
« time et qui n'ai pas les mêmes raisons
« que monsieur de Kergen de m'intéresser
« à lui, je viens vous prier de prendre
« des mesures pour que le bandit ne puisse
« s'éloigner sans tomber entre vos mains.

« Vous pouvez vous concerter à ce su-
« jet avec monsieur le comte de Salberg,
« votre concitoyen, à qui j'ai l'honneur
« d'écrire en même temps qu'à vous, et

« qui, demain, viendra me rejoindre au « château de Kergen, afin d'y démasquer « l'imposteur. »

Cette lettre finissait par les formules usitées en pareille circonstance.

On voit quel péril imminent planait au-dessus de la tête de Denis, précisément à l'heure où il se croyait désormais à l'abri de tout danger.

§

Rien ne fut plus triste, pendant la dernière partie de cette journée, que l'intérieur du château de Kergen.

Le baron, afin de ne pas se trouver en présence de Raoul, s'était enfermé dans sa chambre.

Personne ne savait où se trouvait Marguerite, que nous avons laissée évanouie derrière une des portières de la bibliothèque.

Van-Goët, après avoir écrit les deux lettres que nous connaissons, s'était mis à travailler avec son secrétaire.

Denis errait comme une âme en peine, à travers les allées les plus solitaires du parc.

Mina, la blonde Mina, seule dégagée de toute préoccupation, par conséquent seule joyeuse, voltigeait, comme un papillon ou comme un oiseau, parmi les plates-bandes et les corbeilles, s'amusant à recueillir une véritable moisson de fleurs.

L'obscurité commençait à descendre du ciel, quand une forme blanche et svelte se dessina en haut des degrés du perron.

C'était Marguerite dont l'évanouissement venait seulement de finir.

Elle était excessivement pâle, et semblait ne marcher qu'avec peine.

Denis, qui se préparait à rentrer au château, l'aperçut de loin et s'avança vivement vers elle.

Arrivé à quelques pas, il remarqua son étrange pâleur.

— Oh! mon Dieu!... — murmura-t-il — qu'avez-vous?

La jeune fille ne répondit pas à cette question.

— Raoul, — dit-elle d'une voix basse et tremblante, qui ne ressemblait en rien à sa voix ordinaire. — Il faut que je vous parle...

— Eh! bien, chère Marguerite, me voilà... Je vous écoute...

— Non... pas maintenant...

— Pourquoi?

— Il faut qu'on ne puisse ni nous écouter, ni nous surprendre...

— Eh! bien, quand?

— Ce soir.

— A quelle heure ?

— A neuf heures .. immédiatement après le souper...

— Où ?

— Au bout de la grande charmille... auprès de la statue de Diane chasseresse...

— J'y serai... Mais, au nom du ciel, de quoi s'agit-t-il donc ?...

— De vie et de mort, pour vous et pour moi... — répondit lentement la jeune fille.

Et, après avoir prononcé ces terribles paroles, qui retentirent aux oreilles de

Denis comme la trompette du jugement dernier, elle rentra dans l'intérieur du château, d'une marche hésitante et brisée qui ressemblait à celle des fantômes.

Denis, lui, resta immobile dans l'endroit où il se trouvait.

Le jeune homme représentait assez bien la statue de la Stupéfaction et de l'Inquiétude.

Un laquais lui vint annoncer que le souper était servi.

Il se rendit machinalement dans la salle à manger.

## XXI

### Le rendez-vous

Le souper ne dura guere plus d'une demi-heure et, attendu la disposition d'esprit de chacun de nos personnages, il fut singulièrement triste.

Aussitôt que les convives eurent quitté la salle à manger, Denis, rempli de vagues appréhensions et d'une mortelle inquié-

tude, s'enfonça dans le parc et se dirigea, guidé par l'incertaine clarté de la lune, vers l'endroit désigné par la jeune fille.

Cet endroit était une *salle verte*. (Comme on disait à cette époque.)

Cette salle verte se trouvait à l'extrémité d'une longue et magnifique allée de tilleuls qui formait l'une des lisières du parc.

Au centre, sur son piédestal de granit, trônait une blanche statue de Diane chasseresse.

Tout à l'entour, des bancs rustiques semblaient offrir aux promeneurs le repos et la solitude sous les grands arbres.

Denis, arrivé tout haletant au lieu du rendez-vous, se laissa tomber sur un de ces bancs.

Un quart-d'heure se passa.

Puis un autre.

Puis un autre encore.

Denis commençait à craindre que Marguerite n'eut été retenue au château par quelque circonstance imprévue et impérieuse.

Et, du fond de son âme il maudissait ce retard qui l'allait laisser plongé, pour toute la nuit, dans une perplexité désespérante.

Enfin un pas, tout à la fois rapide et hésitant se fit entendre, et la jeune fille apparut à quelque distance.

A mesure qu'elle approchait, sa forme blanche et svelte prenait, à travers les ombres de la nuit, l'aspect d'une apparition surnaturelle.

On eût dit un de ces génies familiers, hôtes charmants des forêts de la fantastique Allemagne.

Denis se précipita au-devant d'elle.

La jeune fille, haletante, épuisée par la fiévreuse rapidité de sa course et tremblante d'émotion, s'appuya sur son bras, sans prononcer une parole, et se laissa

guider par lui jusqu'auprès du banc rustique dont nous avons déjà parlé.

Au milieu du profond silence de cette nuit étoilée, on entendait distinctement le faible bruit des pulsations réitérées du cœur de Marguerite.

Elle appuyait ses deux petites mains contre sa poitrine violemment soulevée, et elle attachait son regard fixe et étrange sur son amant, debout devant elle.

— Marguerite... Chère Marguerite... — murmura Denis. — Mon Dieu, qu'avez-vous et que se passe-t-il donc?...

En entendant le son de la voix de son amant, la jeune fille tressaillit avec une sorte d'effroi.

— Raoul, — demanda-t-elle en se levant. — Raoul, jurez-moi que vous allez me dire la vérité... Toute la vérité !...

— La vérité !... toute la vérité !... — répéta Denis. — Mais à quel sujet?.. à quel propos?...

— Jurez !...

— Eh bien, je le jure...

— Sur votre honneur?...

— Sur mon honneur.

— Sur la mémoire de votre mère?...

— Sur la mémoire de ma mère... — Mais, au nom du ciel, pourquoi me demander cet étrange serment?...

— Ne le devinez-vous pas?

— Non, certes !

— Eh ! bien, vous allez tout savoir...

— Parlez vite, je vous en supplie, car, vous devez le comprendre, je suis sur des charbons ardents...

— Connaissez-vous cet homme qui, depuis hier, est l'hôte de mon père ?...

— Le banquier Van-Goët ?

— Lui-même.

— Vous me demandez si je le connais ?

— Oui.

— Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

— Ainsi donc, jamais vous ne vous étiez trouvés en face l'un de l'autre ?..

— Jamais.

— Ni le jour, *ni la nuit ?..*

Marguerite appuya sur ces trois derniers mots.

— Ni le jour, ni la nuit... — répondit le jeune homme avec un calme admirablement joué, quoiqu'il se sentît au moment de défaillir.

— Et, — poursuivit Marguerite, — et, vous vous appelez bien Raoul Hector de Navailles?...

— Certes !

— Et, vous êtes bien le fils du vicomte Aymer de Navailles !...

— Eh ! — s'écria le jeune homme avec une feinte indignation, — qui donc a le droit d'en douter?...

—Ah! — murmura Marguerite, avec une expansion délirante. — Si vous dites la vérité, que le ciel soit béni cent fois!..

— Marguerite... Marguerite... — demanda notre héros d'une voix suppliante, — que signifient ces questions étranges, qui me bouleversent et qui me rendent fou !... — J'entrevois sous mes pas un abîme, mais je ne puis deviner par qui cet abîme a été creusé !... — Suis-je accusé?.. — Par qui le suis-je?.. que me re-

proche-t-on? Et vous, Marguerite, vous qui êtes mon espoir, mon bonheur et ma vie, vous aussi, doutez-vous de moi?...

— Je n'ai jamais douté, Raoul, — répondit la jeune fille avec une indicible tendresse, — si j'avais eu un doute... un doute réel, au fond du cœur, serais-je venue?.. Non, je n'ai pas douté, mais... pardonnez-moi, Raoul... Je suis femme... Je suis faible... J'ai frémi... J'ai tremblé... J'ai eu peur...

— Frémi?.. tremblé?.. pourquoi? Que craignez-vous?...

— Ah! Raoul... Si vous aviez entendu comme moi...

— Quoi donc?

— Ce que cet homme disait à mon père...

— Le banquier Van-Goët, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien?

— Il parlait de vous...

— De moi?... Mais il ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même...

— Oh! je vous crois!.. Je vous crois, Raoul!...

— Enfin, que disait-il?... — Je vous en supplie, parlez...

— Je n'ose vous répéter ses mensonges et ses calomnies...

— Pourquoi?

— Parce que vous ne me pardonnerez pas de les avoir écoutées jusqu'au bout...

— C'était donc bien odieux?...

— Oui, bien odieux et bien infâme...

— Cependant il ne m'accusait point d'être un voleur ou un assassin, je suppose...

— Il vous accusait, d'abord, Raoul, de porter un nom qui n'est pas le vôtre...

Le jeune homme haussa les épaules.

— Et, ensuite? — demanda-t-il.

— Il vous accusait d'être le chef de cette

bande d'audacieux malfaiteurs qui ravagent ce pays...

Denis se mit à rire, d'un rire strident et en quelque sorte métallique.

— Et, ensuite? — fit-il pour la seconde fois.

La jeune fille reprit :

— Il vous accusait, enfin, d'avoir voulu l'assassiner, de votre propre main, il y a quelques mois, dans une petite auberge des bords du Rhin...

— Bravo !.. — s'écria Denis, — bravo!.. Ce banquier Van-Goët n'est point de mes amis, à ce qu'il paraît !... Tudieu !... quelle imagination fertile !... Le chevalier de Navailles, voleur de grands chemins !.. Franchement je n'aurais jamais imaginé

cela, moi qui vous parle !... Et que répondait votre père à toutes ces belles choses ?...

— Il demandait la preuve.

— C'est précisément ce que j'aurais fait à sa place. — Et cette preuve, l'autre, le Juif, le banquier, trouvait assez embarrassant de la donner, j'imagine...

— Il la promettait du moins... — un de ses gens est parti à franc étrier, il y a quelques heures, pour aller chercher à Manheim ce vieil ami de votre père dont il vous parlait à dîner, et qui, selon lui, affirmera que le véritable Raoul de Navailles n'a pas le moindre rapport avec vous.

Denis devint excessivement pâle.

Mais la clarté des étoiles était trop fai-

ble pour permettre à Marguerite de remarquer cette pâleur.

— Misérable calomniateur !.. — s'écria-t-il — je te confondrai !..

— Quant au reste — reprit la jeune fille, — il se fait fort de vous tendre un piège dans lequel vous tomberez et qui démontrera, jusqu'à l'évidence, que c'est bien vous qui avez tenté de l'assassiner...

— Toute la honte de cette folle entreprise retombera sur lui !.. — répliqua Denis.

— Oh ! que vous me rendez heureuse en parlant ainsi !.. — murmura Marguerite.

— Jurez-moi de nouveau, ma bien-ai-

mée — reprit le jeune homme — jurez-moi que vous n'avez jamais douté !.. que vous n'avez jamais cru que celui à qui vous avez donné votre cœur, fût infâme...

— Jamais... je vous le répète... — ma raison se troublait... — par instant, mon épouvante allait jusqu'au délire, mais j'étais sûre de vous !..

— Oh ! merci !.. merci cent fois !..

Et Denis — saisissant entre les siennes les deux blanches mains de Marguerite, — les couvrit de baisers...

Pendant quelques secondes, la jeune fille s'abandonna à une muette extase.

Mais, tout à coup, elle jeta un cri perçant.

Denis, de son côté, ne put s'empêcher de tressaillir et de mettre la main sur la garde de son épée.

Un bruissement sourd de branches froissées et de feuillages agités, venait de se faire autour d'eux.

Soudain, plusieurs troncs d'arbres semblèrent se dédoubler et des formes humaines tranchèrent sur l'obscurité et enveloppèrent les deux jeunes gens dans un cercle vivant.

— Nous sommes perdus ! — murmura Marguerite à demi évanouïe, en cherchant un refuge dans les bras de Denis.

Ce dernier tira son épée.

— Arrière ! — s'écria-t-il, — arrière

qui que vous soyez ! le premier qui s'approche est mort !..

Mais la pointe menaçante de son arme se baissa aussitôt.

Une voix bien connue venait de murmurer à son oreille :

— Silence, capitaine !.. je vous sauve !.. c'est moi !... Roncevaux !..

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

# TABLE

—

## DEUXIÈME PARTIE.

### LES AMOURS DU CHEVALIER.

(*Suite.*)


CHAP. IV. La clef de la salle basse . . . . . 3
V. L'Attaque . . . . . 19
VI. Capitaine . . . . . 37
VII. Le Chasseur et les jeunes filles . . . . 53
VIII. Un Coup de feu . . . . . 69
IX. L'Embuscade. . . . . 85
X. Rachetées . . . . . 101
XI. Kergen. . . . . 117
XII. L'Arrivée . . . . . 133
XIII. L'Incendie . . . . . 151
XIV. Les Bandits . . . . . 167
XV. Amour. . . . . 183
XVI. Visite au château . . . . . 199
XVII. Un Hôte inattendu. . . . . 215
XVIII. Le Dîner . . . . . 231
XIX. Fiat Lux! . . . . . 249
XX. La Lettre . . . . . 267
XXI. Le Rendez-vous. . . . . 285



Sceaux, impr. de E. Dépée.